

FROM DANIEL CÉFAÏ (Editor)

L'étude de cas élargie. Une approche réflexive,
historique et comparée de l'enquête de terrain*

par Michael Burawoy

L'enquête de terrain

(Éditions La Découverte, Paris, 2003)

« La méthodologie peut seulement nous apporter une compréhension réflexive des moyens qui ont démontré leur valeur pratique en les élevant à un niveau de conscience explicite : ce n'est pas plus une condition nécessaire à un travail intellectuel fécond que la connaissance de l'anatomie n'est nécessaire pour marcher "correctement." »

Max WEBER, *Essais sur la théorie de la science.*

C'est vrai, connaître l'anatomie n'est d'ordinaire pas requis pour marcher « correctement ». Mais quand le sol bouge constamment sous nos pieds, nous avons besoin de béquilles. Comme chercheurs en sciences sociales, nous sommes déséquilibrés par notre présence dans le monde que nous étudions, par notre absorption dans la société que nous observons, par notre participation aux côtés de ceux que nous faisons « autres ». Mais au-delà de la simple question de l'implication individuelle, se pose la plus ample difficulté de la condition ethnographique : produire des théories, des concepts et des faits qui déstabilisent le monde que nous tentons de comprendre. C'est pourquoi nous avons désespérément besoin de méthodologie pour nous maintenir debout, alors que nous naviguons sur un terrain qui tangué et qui change à la mesure même de nos efforts pour le traverser.

Comme tous les handicaps, la condition ethnographique peut être administrée de l'une ou l'autre manière : en contenir les inconvénients ou les renverser en avantages. La première stratégie permet de minimiser notre difficulté en limitant notre implication dans le monde que nous étudions, en nous isolant de nos sujets, en les observant de l'extérieur, en les interrogeant par le biais d'intermédiaires. Nous conservons les pieds sur terre en nous accrochant à un ensemble de procédures de collecte de données qui assurent notre éloignement. C'est l'approche *positive*. L'enquête par questionnaire illustre ce choix de manière exemplaire : tous les efforts visent à y suspendre notre participation au monde.

Nous évitons d'affecter la situation que nous étudions, en standardisant le recueil des données, en mettant entre parenthèses les conditions extérieures et en nous assurant de la représentativité de notre échantillon.

La seconde stratégie consiste à thématiser notre participation. Nous maintenons notre équilibre en nous enracinant dans une théorie qui guide notre dialogue avec les participants. M. Polanyi² développe cette idée en détail. Il rejette l'objectivité positiviste basée sur des *sense data*, et il plaide en faveur d'un engagement dans le monde pour la « rationalité » de la théorie – les cartes cognitives à travers lesquelles nous saisissons le monde. Cette théorie est à la base de ce que j'appelle le modèle de la science réflexive. Selon ce modèle, l'engagement, et non le détachement, est la voie d'accès à la connaissance. Fondée sur notre participation au monde que nous étudions, la science réflexive développe des dialogues multiples pour expliquer les phénomènes empiriques. Elle établit un premier dialogue, virtuel ou réel, entre l'observateur et les acteurs. Elle insère ce premier dialogue dans un deuxième entre les processus locaux et les forces globales. Celui-ci ne peut à son tour être compris qu'à travers un troisième dialogue de la théorie avec elle-même. L'objectivité n'est pas mesurée par des procédures qui assurent une cartographie précise du monde, mais elle est garantie par la croissance de la connaissance que permet une reconstruction inventive et économe de la théorie à travers son accommodation aux anomalies³.

L'étude de cas élargie applique la science réflexive à l'ethnographie afin d'extraire le général du particulier, de se déplacer entre les dimensions micro et macro et de connecter le présent avec le passé en anticipation du futur. Elle se construit en développant ce processus sur fond de théories déjà existantes. Dans ma propre utilisation de l'étude de cas élargie, j'ai mobilisé mes expériences comme consultant en gestion du personnel pour l'industrie du cuivre zambienne afin d'approfondir la théorie de Fanon sur le post-colonialisme. J'ai essayé de saisir les racines de l'adhésion au capitalisme américain en appliquant la théorie de l'hégémonie de Gramsci à mon terrain comme opérateur-machine dans une usine du Southside de Chicago. J'ai exploré la nature de l'organisation du travail et de la formation des classes dans un système socialiste en combinant la théorie de la structure des classes de Szelenyi et la théorie de l'économie de pénurie de Kornai. Je les ai mises à l'épreuve de mon emploi dans des usines hongroises de construction automobile, de champagne et d'acier. Plus récemment, j'ai travaillé dans une petite usine de meubles du nord de la Russie afin de développer des théories sur la transition du socialisme au capitalisme en utilisant les notions marxistes de capital marchand et de capital financier. Comment justifier des sauts aussi extravagants à travers le temps et l'espace, du singulier au général, ces passages des mondes les plus triviaux aux grands thèmes historiques de la fin du xx^e siècle ? Cette question est au fondement de cet article.

Même si les études ethnographiques tendent le plus souvent à confiner leurs prétentions aux frontières des mondes quotidiens qu'elles observent, je ne suis pas le seul à « élargir » à partir des cas rencontrés sur le terrain. C'était en effet

l'une des caractéristiques de l'école d'anthropologie sociale de Manchester, qui a, la première, forgé l'expression d'« étude de cas élargie⁴ ». Au lieu de recueillir des données d'informateurs au sujet de ce que les « indigènes » « auraient dû faire », ils ont commencé à remplir leurs journaux de terrain de comptes rendus de ce que les « indigènes » faisaient effectivement, d'événements réels, de luttes et de drames qui se passaient à travers le temps et l'espace. Ils ont mis en lumière les écarts entre les prescriptions normatives et les pratiques quotidiennes – écarts qu'ils ont certes attribués à des contradictions internes, mais aussi à l'intrusion du colonialisme. Ils ont entrepris de replacer les communautés africaines dans un contexte historique mondial plus large.

Cette expérience ne se limite pas à l'Afrique. Il existe également aux États-Unis une tradition riche, mais émergente, de recherches menées de manière implicite dans le style de l'étude de cas élargie. Les études de communauté ne se sont pas toujours arrêtées aux frontières de leur terrain d'étude, mais elles ont incorporé les contextes plus larges du racisme, des marchés du travail⁵ ou des modes de gouvernement urbains⁶. Les ethnographies portant sur les lieux de travail, traditionnellement limitées à une sociologie de l'usine ou de l'atelier, ont également pris en compte des facteurs externes tels que la race et l'ethnicité⁷, la citoyenneté⁸, les marchés⁹ et les politiques locales¹⁰. Les études de mouvements sociaux par observation participante situent ceux-ci dans leur contexte politique et économique¹¹. Les enquêtes sur l'école ont de tout temps cherché à expliquer comment des schémas plus larges d'inégalité sociale modelent l'éducation et sont en retour modelés par elle¹². Les recherches ethnographiques sur la famille n'ont pu éviter de prendre en compte les influences extérieures au ménage¹³, suivant en cela l'injonction féministe de D. Smith¹⁴ sur la nécessité de situer toute expérience vécue dans ses déterminations globales¹⁵.

Des rudiments de l'étude de cas élargie se retrouvent dans tous ces exemples. Ma proposition est de développer une « compréhension réflexive » de l'étude de cas élargie en l'élevant à un « niveau de conscience explicite ». Mais, contrairement à Weber, il ne s'agit pas d'un simple exercice de clarification. Ce travail de réflexion a des répercussions sur la manière dont nous pratiquons les sciences sociales. En effet, il nous amène à élaborer un modèle alternatif des pratiques interprétatives et explicatives en sciences sociales – ce que les scientifiques sont peu disposés à encourager. Ces derniers préfèrent discuter des techniques appropriées ou même cautionner le rejet de la science plutôt que de se confronter à la coexistence de deux modèles scientifiques, qui détraquerait leurs prescriptions méthodologiques. J'espère quand même démontrer que la science réflexive est utile à terme, en permettant l'exploration de macrostructures sociales et historiques à petite échelle sans abandonner ni l'ethnographie ni la science.

L'ethnographie sera ici définie comme écriture sur le monde découvert par observation participante. La science est quant à elle constituée des explications réfutables et généralisables de phénomènes empiriques. Dans la suite de ma démonstration, il-faudra distinguer a) les *méthodes* de recherche (ici, l'enquête

par questionnaire et l'étude de cas élargie) qui constituent l'application b) de techniques d'enquête empirique (ici, l'entretien directif et l'observation participante) afin de mieux se rapprocher c) du modèle scientifique (positif ou réflexif) qui pose les présupposés et les principes de production de la science. J'espère que l'élaboration des différentes dimensions de l'étude de cas élargie me permettra d'améliorer son exécution, de prouver qu'il s'agit bien d'une science – une science réflexive – et d'extrapoler des implications plus larges sur nos manières d'étudier le monde.

Afin d'illustrer et d'expliquer l'étude de cas élargie, je m'appuierai sur une étude menée entre 1968 et 1972 en Zambie, pays africain qui avait accédé depuis peu à l'indépendance. Cette étude me semble en illustrer de la façon la plus efficace à la fois les vertus et les limites. Du côté des vertus, elle permet de dépasser les oppositions politiques binaires entre colonisateur et colonisé, entre Blanc et Noir, entre métropole et périphérie, entre capital et travail et de découvrir des processus, des intérêts et des identités multiples. En même temps, le contexte post-colonial fournit un terrain fécond pour resserrer cette prolifération de différences autour des liens entre le local, le national et le global. Du côté des limites, l'étude de cas élargie est confrontée aux forces mêmes qu'elle expose. Comme le montre le champ renaissant des études « coloniales », les colonies étaient non seulement des lieux exotiques, mais aussi des sites d'expérimentation de nouvelles tactiques de pouvoir, par la suite réimportées en métropole¹⁶. La domination y a pris des formes singulièrement brutales et excessives, qui ont impliqué des sociologues et plus encore des anthropologues, et qui ont orienté leurs visions de manière inexplicable¹⁷. Les régimes coloniaux et post-coloniaux mettent en lumière les limites inhérentes de l'étude de cas élargie.

Cet article est donc ordonné de la manière suivante. Je commence par un récit de ma recherche dans l'industrie zambienne du cuivre¹⁸, en mettant au premier plan l'enracinement social de la science réflexive. Je montre alors comment mon étude de cas a violé chacun des quatre principes de la science positive. Si seul existait ce modèle scientifique, je serais contraint de l'abandonner. Cependant, l'étude de cas élargie n'est pas la seule à transgresser ces principes positifs. L'enquête par questionnaire, méthode positive par excellence, trahit ses propres principes du fait des inéluctables *effets de contexte*, dus à la nature indestructible de la relation entre l'intervieweur et l'interviewé et à l'inscription de l'entretien dans un champ plus large de relations sociales. Nous pouvons vivre avec cet écart entre les principes positifs et les pratiques concrètes en tentant sans cesse de le réduire, ou bien alors formuler un modèle alternatif de science sociale qui trouve son point de départ dans le contexte et qui thématise notre présence dans le monde que nous étudions. Ce modèle alternatif d'une science « réflexive » appliqué à la technique de l'observation participante aboutit au développement de l'étude de cas élargie.

En sauvant à la fois la science et l'étude de cas élargie, je n'élimine pas pour autant l'écart qui les sépare. Faire du contexte et du dialogue le fondement

d'une science alternative aboutit inexorablement à mettre en lumière les *effets de pouvoir* qui éloignent l'étude de cas élargie des principes de la science réflexive. Le post-modernisme a beaucoup contribué à dévoiler ces effets de pouvoir, mais, plutôt que de s'accommoder d'une science inadéquate, il a rejeté la science dans sa totalité. Mais si l'on choisit de rester dans l'horizon de la science, on doit accepter l'autodétermination de ses limites – les effets de contexte pour la science positive ou les effets de pouvoir pour la science réflexive. Dans la mesure où le monde ne peut pas être sans contexte ni pouvoir, les deux sciences sont imparfaites. Mais nous avons le choix. C'est pourquoi je conclus en demandant quand, où et pourquoi nous devons mettre en œuvre chacun de ces deux modèles.

EMBRASSER LA CONDITION ETHNOGRAPHIQUE

La science réflexive commence par un dialogue entre eux et nous, entre les chercheurs en sciences sociales et leurs sujets d'étude. Elle ne s'appuie pas sur un point d'Archimède situé hors du temps et de l'espace; elle ne crée pas de la connaissance sur une *tabula rasa*. Elle s'appuie d'une part, sur un ensemble de théories savantes, et d'autre part, sur des conceptions de sens commun ou sur des récits indigènes. Ces deux types d'éléments interagissent dans des lieux réels.

Ma propre recherche sur les mines de cuivre zambiennes a comme point d'origine les dilemmes, débattus publiquement, de l'héritage du colonialisme. En 1968, j'ai voyagé dans la Copperbelt pour étudier les politiques et les stratégies des entreprises multinationales en direction du régime post-colonial. Les deux compagnies minières, l'Anglo-American Corporation et le Roan Selection Trust, avaient été fondées sous l'ordre colonial de la Rhodésie du Nord, protectorat britannique jusqu'en 1964. Comment ces deux compagnies réagissaient-elles à l'indépendance de la Zambie, pays dont l'objectif officiel était de reprendre le contrôle de l'économie nationale? Ce n'était pas une question anodine dans la mesure où l'industrie minière du cuivre employait environ cinquante mille personnes, 90% d'Africains et 10% d'expatriés. Au moment de l'indépendance, les mines fournissaient 90% des devises étrangères et 50 à 70% des revenus du gouvernement. Aussi loin que Whitehall – et plus tard la fédération de la Rhodésie et du Nyasaland – pouvait penser, la raison d'exister de la Rhodésie du Nord était le cuivre. Les moyens de transport routiers et ferroviaires, l'agriculture et la terre, le commerce et les impôts, le travail et l'éducation, la race et la nationalité, tout était conçu pour optimiser l'exportation de cuivre. La Zambie était l'archétype de l'économie d'enclave, le cuivre étant son principe d'organisation.

Il était plus facile d'étudier comment les mineurs s'en sortaient que de mettre à jour les pratiques mystérieuses de l'Anglo-American Corporation et du Roan Selection Trust. Étudier la mine en consultant ses documents était impossible, puisque, comme j'allais l'apprendre, ces documents révélaient bien peu par eux-mêmes. Les entretiens, menés par des personnes extérieures à l'entreprise,

n'étaient pas davantage utiles : ses *managers* étaient protégés par l'écran des relations publiques. J'ai alors profité de mon diplôme récent en mathématiques et de mes contacts avec l'état-major de l'Anglo pour trouver un emploi au service de recherche sur le personnel du Bureau de l'industrie du cuivre. Situé à Kitwe, au cœur de la région minière, c'était là le centre des relations professionnelles, tant sur le plan des politiques que des pratiques.

Une fois dans la place, mon attention s'est portée sur la question plus spécifique de ce qui avait été baptisé « progrès africain » (*African advancement*) et qui depuis l'indépendance s'appelait la « zambianisation ». Sous la loi coloniale, la Zambie comptait au plus, sur une population de quatre millions de personnes, 100 diplômés de l'Université et 1 200 Africains détenteurs d'un certificat de l'enseignement secondaire. Le pays était donc très dépendant des cadres et des experts blancs. Historiquement, l'industrie minière avait été organisée sur le principe de la barrière de couleur (*color bar*) : aucune personne noire ne devait exercer une autorité sur une personne blanche. Un des principaux objectifs du mouvement anti-colonial était d'éradiquer toute trace de cette suprématie blanche. Comment les choses avaient-elles évolué dans la période post-coloniale ? J'ai commencé mon étude avec les chiffres diffusés par le Comité de zambianisation du nouveau gouvernement, qui peignait une image tout en rose des réalisations en cours. Quatre ans après l'indépendance, on trouvait de moins en moins d'expatriés et de plus en plus de Zambiens à des postes initialement réservés aux Blancs. Mais qu'est-ce qui se cachait derrière ce portrait optimiste de la « déracialisation » ?

Si la compréhension des stratégies de direction était largement fermée aux étrangers, une étude sérieuse de la zambianisation était totalement hors de portée. La succession raciale dans ce qui avait été un ordre dominé par l'*apartheid* était un sujet trop explosif pour faire l'objet d'investigations explicites. Cependant, cette question était évidemment suspendue comme un nuage noir au-dessus de tous les aspects des relations professionnelles. Je n'aurais pu être en meilleure position pour observer les différentes forces en jeu. Non seulement je me trouvais dans le centre de collecte de données de l'industrie minière, mais j'étais devenu un collaborateur actif au nouveau programme d'évaluation des postes qui visait à aligner les échelles de salaire des Blancs et des Noirs. Dans le cadre de mon travail, j'apprenais les enjeux des négociations entre la direction, les syndicats et le gouvernement.

Voici pour la perspective vue d'en haut. À quoi ressemblait la zambianisation vue du dedans et d'en bas ? Je devais ici opérer de façon plus clandestine. J'organisai une enquête sur les conditions de vie et de travail des mineurs africains, sans aucun rapport avec la zambianisation. Mais je choisis comme intervieweurs de jeunes employés du personnel zambien, dont j'avais des raisons de croire qu'ils étaient aux premières loges du processus. Nous nous rencontrions chaque semaine au club Rokana – officiellement non soumis à la ségrégation – pour discuter tant de l'avancée de l'enquête que de la zambianisation. Mais ce n'était toujours pas suffisant. J'ai travaillé dans le service de recherche sur le

personnel pendant un an et demi, et j'ai continué la recherche encore deux ans alors que j'étais en *master* à l'université de Zambie. J'ai recruté des étudiants pour étudier avec moi l'organisation post-coloniale du travail, dans les galeries et à la surface. C'était en tout cas notre but officiel. Mais nous explorions également la question du point de vue de la grande majorité des travailleurs non qualifiés et peu qualifiés. Que ressentaient-ils à propos de la zambianisation des contremaîtres et des cadres de premier niveau ?

Nos observations extensives montrèrent que la direction blanche avait atteint aussi bien les objectifs de zambianisation du gouvernement que servi son intérêt propre qui était de maintenir la barrière de couleur, ce grâce à deux types de manœuvres organisationnelles. La première stratégie était une zambianisation de *couverture*. Pendant la période coloniale, le chef du personnel était un roi. Il régnait sur ses obligés africains et, dans une moindre mesure, sur les Blancs aussi. Le département du personnel était le maître de la ville de la compagnie, de la vie dans la mine et du « quartier des Noirs¹⁹ ». Cible évidente, le département du personnel fut entièrement et rapidement zambianisé. Mais dans le même temps, il fut mis sur la touche et perdit ses pouvoirs, notamment sur les employés expatriés, qui avaient été placés sous la protection du Conseiller au développement du personnel, poste récemment créé et tenu par un des anciens directeurs du personnel blanc.

La seconde stratégie était une zambianisation de *l'ombre*. Au cours des trois ans et demi de notre recherche, le poste de capitaine de la mine – le plus haut niveau de supervision sous terre – avait été zambianisé. Un certain nombre de vieux capitaines blancs avaient été promus à des postes *ad hoc* de *managers*-assistants sous terre et avaient ainsi récupéré une grande partie de leurs anciens pouvoirs et responsabilités. Tout successeur zambien devait opérer à l'ombre de son prédécesseur. Il devenait un tampon entre ses subordonnés et le « vrai » capitaine de la mine, maintenant installé dans un bureau confortable à la surface.

Ces manœuvres visant à maintenir la barrière de couleur avaient diverses conséquences, faciles à deviner. D'abord, à mesure que les niveaux de *management* s'étoffaient, l'organisation devenait de plus en plus lourde. Ensuite, un nombre croissant de conflits éclataient entre les travailleurs et leurs nouveaux chefs zambiens qui, même s'ils les traitaient mieux, étaient moins efficaces que leurs prédécesseurs. Le maintien de la barrière de couleur à travers la zambianisation était la meilleure manière de produire du conflit et de l'inefficacité.

Si cette zambianisation « de couverture » et « de l'ombre » minait l'organisation, pourquoi continuait-elle ? Quelles étaient les forces qui soutenaient le maintien de la barrière de couleur ? Comment un gouvernement nationaliste noir pouvait-il ignorer la perpétuation de l'ordre racial ? Une constellation plus vaste d'intérêts rendait compte de ces constats. Tout d'abord, alors que le gouvernement adoptait la rhétorique de la zambianisation, les *syndicats africains*, représentants des mineurs non qualifiés et peu qualifiés, étaient plus intéressés par l'augmentation des salaires et l'amélioration des conditions de travail que

par la mobilité ascendante des cadres noirs. Ensuite, les *successeurs zambiens*, pris entre des subordonnés noirs et des chefs blancs, étaient le fusible des tensions de race et de classe. Ils étaient plus faibles que les chefs blancs qui conservaient le monopole virtuel de la connaissance et de l'expérience.

Par ailleurs, les *hauts dirigeants* de l'industrie avaient longtemps œuvré en faveur de l'abolition de la barrière de couleur et du remplacement des Blancs par des Noirs, dans la mesure où cela réduisait les coûts de main-d'œuvre. S'ils avaient été confrontés à la résistance organisée du personnel blanc par le passé, ils étaient à présent menacés par l'exode. Enfin, le gouvernement zambien regardait l'industrie minière comme une vache à lait, la source principale de revenus pour ses projets de « construction de la nation ». Il n'osait pas menacer les profits tirés du cuivre. Il était du reste satisfait de laisser les expatriés diriger l'industrie. Bien qu'ils disposassent du pouvoir économique, ils ne représentaient aucune menace politique. Ils travaillaient sous des contrats limités à trois ans qui pouvaient être rompus sur commande. Des *managers* zambiens, en tant que membres d'une fraction puissante de la classe dominante, auraient pu poser beaucoup plus de problèmes au gouvernement. Cet équilibre des forces signifiait que, malgré l'indépendance, les structures de race et de classe n'avaient pas changé de façon substantielle dans les mines.

À partir de ces conclusions sur les petits mondes de la zambianisation, j'élargissai mon analyse aux sources du sous-développement. Les obstacles au développement tenaient non seulement à la dépendance de l'économie à l'égard du cuivre, dans une économie mondiale contrôlée par les nations capitalistes développées, mais aussi à la reproduction des rapports de classe hérités du colonialisme. Une « bourgeoisie nationale » africaine émergente avait intérêt à ce que se maintienne un ordre racial qui empêchait la transformation de l'économie. Mon étude avait donc reconstruit et reconfiguré des histoires indigènes sous la forme d'une analyse de classe du post-colonialisme qui, comme nous le verrons, alimentait en retour la société selon des voies inattendues.

LA SCIENCE POSITIVE REVISITÉE

Qu'est-ce que la science positive ? Pour Auguste Comte, la sociologie devait remplacer la métaphysique et découvrir les lois empiriques de la société. C'était la dernière discipline à entrer au panthéon de la science, mais une fois admise, elle devait gouverner l'ingouvernable, produire de l'ordre et du progrès à partir du chaos. Le positivisme est donc à la fois une science et une idéologie. De nos jours, la sociologie a abandonné l'essentiel de ses prétentions à devenir une idéologie dominante et nous pouvons simplement appeler science positive cette version dépouillée du positivisme. Le présupposé qui distingue la science positive de la science réflexive est l'idée qu'il existe un monde « extérieur », séparé de ceux qui l'étudient et sans commune mesure avec eux. Alvin Gouldner²⁰ a

donné à ce présupposé le nom de « dualisme méthodologique » – les sociologues sont exemptés des théories qu'ils développent à propos des autres. La science positive suppose que l'observateur se mette à distance de l'objet étudié. Il est supposé être doté d'une capacité de détachement. L'objectif de la science positive est de produire la cartographie la plus exacte du fonctionnement du monde extérieur, d'être un miroir du monde²¹.

Constituer l'observateur comme un *outsider* suppose un effort d'éloignement (*estrangement*) de l'objet favorisé par les procédures d'objectivation. Dans sa discussion exemplaire du « travail de terrain analytique », Jack Katz²² définit les « 4 R²³ », que j'appelle les quatre principes prescriptifs de la science positive. Premièrement, les sociologues doivent éviter d'« influencer », et donc de « déformer » les mondes qu'ils étudient. C'est l'appel à la *neutralité* (*injunction against reactivity*). Deuxièmement, parce que le monde extérieur est d'une diversité infinie, nous avons besoin de critères pour sélectionner les données. C'est le principe de *fiabilité*. Troisièmement, le code de sélection devrait être formulé de manière claire afin que tout scientifique étudiant le même phénomène puisse produire le même résultat. C'est le principe de *reproductibilité*. Quatrièmement, nous devons garantir que la partie du monde que nous examinons est typique de sa totalité. C'est le principe de *représentativité*.

J. Katz considère que ces principes sous-tendent les sciences sociales de manière définitive. Il essaie de montrer comment l'observation participante peut répondre à ces 4 R si elle recourt à l'induction analytique, ou si elle pratique ce qu'il préfère appeler la « recherche analytique ». Cependant, dans sa démonstration, il remet en question ses principes méthodologiques de manière radicale, acceptant l'intervention au lieu de la prohiber, dissolvant la séparation entre fait et fiction et appelant les lecteurs à reproduire leurs résultats à partir de leurs propres expériences. Il continue malgré tout à défendre les 4 R. Je prends un point de vue opposé, substituant à la science positive une science réflexive, selon moi mieux adaptée à l'étude de cas élargie. Je justifie ce choix alternatif en montrant que l'étude de cas élargie contrevient sans doute aux 4 R, mais que l'enquête par questionnaire elle-même échoue à les respecter. Mon but n'est pas de rejeter la science positive, mais de montrer comment la science positive rejette l'étude de cas élargie, et en particulier mon étude sur la zambianisation.

Le non-respect de la science positive

L'étude de cas élargie ne prétend pas relever de la science positive. Mon étude sur la zambianisation transgresse tout d'abord le principe de neutralité. J'étais tout sauf un participant neutre. Je suis entré au service de recherche sur le personnel alors qu'il engageait un travail monumental d'évaluation des postes visant à catégoriser la structure complexe des emplois de l'industrie dans la perspective d'un alignement des échelles de salaires des Blancs et des Noirs. Il était fondamental que la hiérarchie des postes déjà établie dans chaque groupe racial

soit maintenue. Afin de donner un sentiment d'« équité », l'alignement des deux échelles de salaires était établi par une équipe mixte d'« experts » des syndicats et de la direction qui « évaluait » chaque poste selon une série prédéfinie de critères : expérience, éducation, habileté, effort, et ainsi de suite. Une entreprise de conseil anglaise, chargée d'assurer l'adéquation entre l'évaluation des postes et la hiérarchie préexistante, échoua lamentablement. Doté de ma formation en mathématiques, j'ai transformé cette tâche en un simple problème de programmation linéaire et j'ai ainsi aidé à reproduire ce même ordre racial que j'ai mis au cœur de ma recherche dans *The Colour of Class*²⁴.

Le principe de fiabilité n'a pas davantage été respecté. Établir par avance un code ou un prisme à travers lesquels observer et sélectionner les informations empêche d'être réceptif au flux de la vie quotidienne. Vivre au rythme de ceux qu'on étudie, partager leur temps et leur espace rend difficile la mise en adéquation du monde avec un canevas prédéfini. Le chercheur commence avec une série de questions et finit avec des interrogations très différentes. C'est ainsi que j'ai abordé l'industrie minière à la recherche des politiques d'entreprise censées orienter les relations avec le gouvernement zambien. C'est seulement en travaillant pour les dirigeants de cette compagnie que j'ai compris que de telles politiques n'existaient pas. Et qu'il n'est pas rationnel, comme je l'ai compris par la suite, de suivre une stratégie prédéfinie dans des situations de grande incertitude – incertitude politique (des crises gouvernementales fréquentes, des changements dans le personnel ministériel ou des décisions surprises comme la nationalisation des mines), incertitude économique (en particulier le caractère volatil des cours mondiaux du cuivre), incertitude technique (des problèmes imprévus lors des excavations, des accidents d'exploitation ou des effondrements de mines). Dans un environnement aussi turbulent, les dirigeants doivent être flexibles et ne peuvent être tenus par des plans détaillés. Les politiques existantes étaient *ad hoc*, définies *a posteriori* par des « experts » comme moi en vue de justifier des décisions déjà prises. Si je n'avais pas participé à de tels processus, je serais toujours en train de chercher cette politique d'entreprise insaisissable, ou, plus vraisemblablement, j'aurais fabriqué une telle politique à partir des discours de rationalisation de l'entreprise. En bref, avec l'étude de cas élargie, le dialogue mené entre le participant et l'observateur fournit un filtre en constante transformation pour recueillir des données. Cela ne signifie pas que nous abordons le terrain sans être munis de cadres de pensée, de présupposés et de questions. Nous sommes pourvus d'un tel équipement cognitif et normatif, mais il fonctionne comme un prisme (plus que comme un canevas) et il émerge du processus de l'enquête (plutôt qu'il ne perdure inchangé) tout au long de celle-ci.

Du coup, le principe de reproductibilité est lui aussi problématique. Les données que j'ai collectées étaient fortement dépendantes de ce que j'étais – un homme blanc, récemment sorti d'une université anglaise, détenteur d'un diplôme en mathématiques, un nouveau venu dans le monde colonial et, par-dessus le marché, un idéaliste forcené. Chacune de ces caractéristiques a façonné ma façon de

m'engager dans les situations sociales et d'y agir, et a orienté la manière dont les gens me parlaient des problèmes raciaux. Plus grave encore, quiconque aurait reproduit plus tard mon étude sur la zambianisation aurait obtenu des observations très différentes. L'histoire n'est pas une expérience de laboratoire qui peut être reproduite à l'infini dans les mêmes conditions. Il y a quelque chose d'ineffablement unique dans la rencontre ethnographique. Il aurait certainement été intéressant pour quelqu'un d'autre de répéter cette étude, simultanément ou ultérieurement, mais l'objectif aurait été de l'élargir et non de la reproduire²⁵.

Et nous arrivons, bien sûr, à la question incontournable de la représentativité. Jusqu'à quel point les observations du processus de zambianisation dans mes deux études de cas étaient-elles représentatives ? Dans quelle mesure ces études de cas étaient-elles représentatives de toutes les études de cas possibles dans la mine de l'Anglo-American, sans parler des six autres mines, voire des autres industries ? Comment inférer des conclusions qui valent au-delà de mes deux (seuls) cas ? Et si je ne pouvais pas généraliser, pourquoi avais-je consacré trois ans et demi à cette recherche ?

Ce sont des critiques valables si l'on adopte le point de vue de la science positive. Et si seul ce modèle existait, j'aurais effectivement perdu mon temps. Il existe pourtant une seconde approche, celle de la science réflexive, qui cherche aussi à produire des explications réfutables et généralisables. Cette alternative n'a pas émergé de manière irréfléchie ; en accord avec ses propres principes, elle est issue d'un engagement critique envers la science positive. Cependant, je dois d'abord montrer qu'aucune méthode, même la meilleure enquête par questionnaire, ne peut satisfaire les principes de la science positive, car c'est dans cet écart irréductible entre les principes déclarés et les pratiques effectives qu'est née la science réflexive.

Les limites de la science positive

L'enquête par questionnaire est manifestement une méthode positive. Elle tente de répondre aux 4 R en réalisant les 4 S²⁶. 1) Afin de dépasser le problème de la neutralité, l'entretien est construit comme un système de *stimuli* uniformes et neutres qui suscite des réponses variées : l'interviewé est supposé réagir aux questions et à elles seules, indépendamment du contexte dans lequel elles sont posées. 2) Afin de satisfaire le principe de la fiabilité et de définir un ensemble logique de critères pour sélectionner les données, l'entretien est *standardisé* : des questions identiques sont posées de manière identique à tous les interviewés. 3) Pour garantir le principe de reproductibilité, la question doit non seulement être un *stimulus* « déconnecté » de la dynamique de l'entretien, mais les conditions extérieures à l'entretien doivent être contrôlées, c'est-à-dire *stabilisées*, ou rejetées comme non pertinentes. 4) Enfin, la représentativité est atteinte lorsque les interviewé(e)s constituent un *échantillon* soigneusement sélectionné dans la population globale concernée par l'enquête.

Malgré tous leurs efforts, les enquêteurs par questionnaire ont toujours échoué à atteindre leurs objectifs. L'entretien est un contexte social, enchâssé dans d'autres contextes qui sont indépendants de la question et lui confèrent pourtant tous du sens. Quatre types d'effets de contexte peuvent être identifiés. En premier lieu, les *effets d'entretien* affectent la neutralité du processus. Les caractéristiques de l'intervieweur (sa classe, sa race ou son genre) ou l'organisation de l'entretien (l'ordre ou la forme des questions) influencent les réponses de manière significative²⁷. Deuxièmement, les *effets de l'interviewé* renvoient à l'inévitable ambiguïté du sens des questions, du fait que les interviewés vivent des mondes autres que ceux des enquêteurs. Troisièmement, les *effets de terrain* réfèrent à l'inscription des entretiens dans les contextes sociaux, politiques et économiques où ils ont cours. Les réponses données à des moments ou en des lieux différents sont modelées par des conditions extérieures à l'entretien que nous ne contrôlons pas. Nous ne pouvons même pas dissocier leur impact direct sur la personne interviewée de l'effet indirect sur elle à travers l'entretien²⁸. Enfin, les *effets de situation* menacent le principe de représentativité. Dans la mesure où les significations, les attitudes et même les connaissances ne relèvent pas de l'individu, mais sont constituées dans des situations sociales²⁹, nous devrions échantillonner ces situations sociales plutôt qu'une population d'individus³⁰. Mais nous ne savons pas déterminer une population de situations sociales pertinentes, sans même parler de réaliser un échantillon.

Il n'y a rien de nouveau ici – les spécialistes des enquêtes par questionnaire passent leur vie à tenter de minimiser et de contrôler les effets de contexte, en les considérant comme un bruit qui peut être exploré, sinon éliminé. Si les premières recherches sur l'enquête par questionnaire n'ont fait qu'effleurer les effets d'entretien, des travaux plus récents ont commencé à les théoriser³¹. L'entretien est envisagé comme une conversation déformée dans laquelle un des interlocuteurs, l'intervieweur, est absent, où la conversation suit une direction prédéfinie, où des réponses sont prescrites et dont le dialogue est exclu³². Incapable d'établir un terrain d'entente avec l'interviewé, l'intervieweur ne peut éviter les incompréhensions et les erreurs³³. Une solution est de s'orienter vers des formules d'entretien plus « narratif ». Au lieu de leur imposer un entretien standardisé, l'intervieweur laisse aux interviewés la place et le temps de raconter leur propre histoire, d'offrir leur propre « récit³⁴ ». L'intervieweur opère par dialogue, réduisant les déformations au prix de la neutralité, de la fiabilité, de la reproductibilité et, souvent, de la représentativité.

En d'autres termes, personne ne nie l'importance des effets de contexte. Les enquêteurs par questionnaire les affrontent comme des défis : il faut les mesurer, les réduire, les contrôler. Cependant, si on considère que le contexte n'est pas un bruit qui obscurcit la réalité, mais qu'il est la réalité elle-même, on en conclut qu'améliorer l'enquête par questionnaire consiste à régler un faux problème avec de mauvais outils. Beaucoup regardent d'ailleurs le caractère inéluctable des effets de contexte comme la preuve des défauts irrémédiables de la

science positive, justifiant ainsi l'abandon de la science au profit d'une approche interprétative du monde social. On rencontre des représentants de cette école « herméneutique » dans toutes les disciplines. Des philosophes comme H.-G. Gadamer et R. Rorty³⁵ réduisent la science sociale au dialogue ou à la conversation. Des anthropologues comme C. Geertz³⁶ définissent l'art ethnographique comme la description dense ou lui donnent comme objectif l'exhumation de savoirs locaux. Des sociologues comme Z. Bauman³⁷ soutiennent que les intellectuels devraient abandonner leurs prétentions à énoncer des lois en faveur d'un travail d'interprétation et de médiation entre les communautés. Des féministes comme D. Haraway³⁸ recommandent la prolifération de réseaux de « savoirs situés ».

Ce n'est pas l'approche que je propose ici. Confronté à l'écart irréductible entre les principes déclarés et les pratiques effectives de la science positive, je refuse l'alternative entre abandonner purement et simplement l'idéal scientifique et affiner mes pratiques de recherche pour les ajuster à des principes inatteignables. Je propose plutôt le modèle alternatif d'une science réflexive, qui prend le contexte comme point de départ et non comme point d'aboutissement de la logique de l'enquête.

DÉFINIR LA SCIENCE RÉFLEXIVE

La réflexivité en sciences sociales est souvent perçue comme l'ennemie de la science. Dans les années cinquante, P. Winch³⁹ soutenait que la réflexivité individuelle, c'est-à-dire l'autocontrôle de son comportement, est la raison de l'incertitude de l'action humaine et rend impossible toute prédiction scientifique. Les sciences sociales pourraient seulement révéler les mondes discursifs et non discursifs des gens qu'elles étudient. Un point de vue similaire a accompagné le tournant « linguistique » ou « interprétatif » en anthropologie. Dans sa forme extrême, l'idée est ici que nous sommes tellement empêtrés dans nos propres préjugés que nous ne pouvons guère faire mieux que scruter nos biographies. Au sein de la sociologie, la réflexivité a été utilisée de manière plus utile. A. Gouldner⁴⁰, qui a cherché à identifier les « postulats de base » des paradigmes dominants de la sociologie « occidentale », a jugé qu'ils étaient de plus en plus déconnectés du monde qu'ils prétendent refléter. Plus récemment, P. Bourdieu⁴¹, en dialogue avec L. Wacquant⁴², nous a invités à une sociologie réflexive qui approfondisse de manière explicite les fondements scientifiques de la sociologie. Reconnaître notre propre position dans le champ de la discipline nous permettrait d'objectiver notre relation avec ceux que nous étudions, faisant de nous de meilleurs scientifiques.

Mon point de vue est légèrement différent. Plutôt que de considérer qu'il existe un seul modèle de science, qui serait perfectionné par le passage à la conscience réflexive, je propose la solution d'un dualisme méthodologique, qui

assure la coexistence et l'interdépendance de deux modèles de science – l'une positive et l'autre réflexive⁴³. Alors que la science positive propose d'isoler le sujet de son objet, la science réflexive fait du *dialogue* entre enquêteurs et enquêtés son principe et de l'*intersubjectivité* sa prémisse. Elle joint ce que la science positive sépare : l'acteur et l'observateur, le savoir et la situation sociale, le contexte d'enquête et son champ d'inscription sociale, les conceptions du sens commun et la théorie savante. Les principes de cette science réflexive sont tirés des effets de contexte qui entravent la science positive.

Intervention

L'effet d'entretien est le premier effet de contexte. Loin d'être un simple *stimulus* qui déclenche des réactions de l'interviewé, l'entretien est une intervention dans sa vie. Il l'arrache à son propre espace-temps et la soumet à l'espace-temps de l'intervieweur. Du point de vue de la science réflexive, l'intervention n'est pas seulement un élément incontournable, mais une vertu à exploiter. C'est par interaction mutuelle que nous découvrons les propriétés de l'ordre social. Les interventions créent des perturbations qui ne sont pas un bruit à éliminer, mais une musique à apprécier, qui diffuse les secrets cachés du monde des acteurs. Les institutions révèlent beaucoup sur elles-mêmes lorsqu'elles sont sous tension ou en crise, quand elles sont confrontées à l'inattendu comme à la routine. Au lieu de proscrire l'intervention, ce qui est de toute façon impossible, la science réflexive la prescrit et en tire avantage.

Processus

Le deuxième effet de contexte tient aux significations multiples qui peuvent être attribuées aux « stimulus » de l'intervieweur et qui sont supposées miner la fiabilité de la recherche. On peut standardiser les questions, mais pas l'interprétation qu'en ont les interviewés. Dans l'entretien, on demande aux interviewés de réduire à une coordonnée unique la multiplicité de leurs expériences vécues dans différentes situations. Même demander sa race ou son genre à quelqu'un, en pointant un élément unique sur une liste, comme dans les recensements, peut se révéler très compliqué. La réduction est double : d'abord par agrégation, puis par condensation de son expérience.

La science réflexive recommande à l'observateur de déplier ces expériences en situation en traversant avec les acteurs leurs espace-temps. Ce voyage peut être virtuel, comme par exemple dans l'interprétation historique ; il peut être réel, c'est le cas de l'observation participante ; il peut être une combinaison des deux, comme dans l'entretien clinique. Mais une autre complication survient alors. Non seulement chaque expérience en situation engendre ses propres « savoirs situés », mais ces savoirs peuvent être discursifs ou non discursifs. La dimension discursive de l'interaction sociale, souvent qualifiée de narrative, peut être

atteinte par entretien. En revanche, la dimension non discursive, inexplicitée ou inconsciente, des interactions sociales, parfois qualifiée de « savoir tacite » ou de « conscience pratique », requiert davantage. Elle peut être découverte par l'« analyse » ou par la participation, en « faisant les choses avec » ceux qui sont étudiés⁴⁴.

La tâche de la science réflexive ne s'arrête pas à la compréhension de la situation et à l'identification des savoirs situés. Tout d'abord, les savoirs sont multiples, reflétant la position des différents acteurs dans une situation sociale donnée. La science réflexive serait trop pesante si son but était de rendre compte de récits multiples ou de faire parler des voix multiples. Mais pire encore, le savoir situé est un savoir situé dans un temps et un espace spécifiques. Le temps comme l'espace ne peuvent pas être arrêtés, ce qui signifie que le savoir situé est en perpétuel mouvement. Dès lors, comme toute autre science, la science réflexive doit procéder par réduction. Dans cet exemple, la réduction est une agrégation – l'agrégation de *savoirs situés dans un processus social*. Tout comme les enquêtes par questionnaire agrègent les données d'un grand nombre de cas dans des distributions statistiques et en extirpent des relations causales en mettant certaines variables en corrélation, la science réflexive réunit plusieurs versions descriptives et interprétatives d'un même cas et les agrège dans des processus sociaux. Le déplacement de la situation au processus se réalise différemment selon les méthodes réflexives, mais il est toujours lié par une théorie préexistante. Nous verrons par la suite comment cela fonctionne pour l'étude de cas élargie.

Structuration

Le troisième effet de contexte est celui des champs de forces sociales qui conditionnent la situation sociale de l'entretien. On ne peut s'assurer de la stabilité du terrain, d'où la menace pour le principe de reproductibilité. Non seulement les enquêteurs configurent le monde qu'ils étudient de manière idiosyncrasique, et donc non reproductible, mais surtout ces champs extérieurs ont une dynamique propre. En aucun cas ils ne peuvent être mis entre parenthèses, même si les procédures de l'observation participante n'y donnent pas accès. Nous regardons donc ces champs extérieurs comme les conditions d'existence du terrain d'enquête. Nous transcendons les *processus sociaux pour dessiner les forces sociales* qui s'impriment dans le site ethnographique. Les forces sociales sont la résultante d'autres processus sociaux qui, pour la plupart, ont cours en dehors du domaine d'enquête. Saisies dans leur extériorité par l'observateur, ces forces sociales peuvent être étudiées avec des méthodes positives qui deviennent alors les servantes de la science réflexive⁴⁵.

Dès lors, la science réflexive prône l'étude du monde de la vie quotidienne du point de vue de sa « structuration » : il est modelé par des champs de forces sociales qu'il modèle en retour⁴⁶. Ces champs de forces peuvent avoir des traits systématiques qui leur sont propres : ils opèrent selon leurs propres principes de

coordination et de contradiction et ils développent une dynamique autonome qui a des effets sur de nombreux sites locaux.

Reconstruction

Le quatrième effet de contexte nous ramène au deuxième effet étudié : la prééminence de la situation sociale sur l'individu rend problématique l'échantillonnage qui porte sur des collections d'individus. Si le principe de représentativité est une illusion, existe-t-il d'autres moyens de monter en généralité ? Au lieu d'inférer des propositions générales directement à partir de données empiriques, nous pouvons passer progressivement d'une généralisation à une autre, jusqu'à des généralisations plus englobantes. Nous démarrons avec notre théorie préférée, que nous ne cherchons pas à confirmer mais à réfuter, en vue de l'approfondir. Au lieu de découvrir une théorie fondée empiriquement, comme prétend le faire la *grounded theory*, nous réélaburons des théories existantes⁴⁷. Nous ne sommes pas préoccupés par l'unicité de notre cas : nous ne croyons pas que sa « représentativité » soit le moyen de « reconstruire » des énoncés théoriques⁴⁸. Le point de départ peut consister en conceptions du sens commun comme en lois abstraites et formelles. Il suffit que le chercheur estime que leur mise à l'épreuve vaut la peine.

Mais qu'est-ce qui permet de distinguer une reconstruction « en progrès » d'une reconstruction « dégénérée » ? Suivant en cela K. Popper⁴⁹ et I. Lakatos⁵⁰, nous cherchons des reconstructions qui ne touchent pas aux postulats axiomatiques de la théorie, qui soient aussi performantes que les théories sur lesquelles elles reposent et qui absorbent les cas anormaux de façon économique, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives. En somme, les reconstructions doivent expliquer des cas anormaux et conduire à des prédictions surprenantes, dont certaines seront confirmées. Ces exigences sont difficiles à tenir et rarement atteintes, mais elles devraient guider la reconstruction progressive de la théorie.

Le dialogue est le principe unificateur de la science réflexive. Le dialogue est au fondement de ses quatre dimensions. La science réflexive suppose l'intervention de l'observateur dans la vie des acteurs. Elle requiert une analyse des interactions à l'œuvre dans les situations sociales. Elle identifie les processus sociaux à l'échelle locale dans une relation de détermination mutuelle avec les forces sociales qui les transcendent. Elle considère que la théorie émerge à partir du dialogue engagé non seulement entre observateurs et acteurs, mais aussi entre les observateurs en tant qu'acteurs d'une communauté scientifique. Les théories ne sont pas issues de la *tabula rasa* des *corpus* de données ; elles se développent dans le débat intellectuel entre chercheurs. Elles se diffusent dans le monde des acteurs, y sont adoptées, réfutées ou élargies dans des directions voulues ou inattendues, puis circulent à nouveau, sous des formes transformées, dans les milieux scientifiques⁵¹. La science ne fournit pas de certitude définitive. Elle n'existe que dans un état de constante révision.

L'ÉTUDE DE CAS ÉLARGIE

La science réflexive est à l'étude de cas élargie ce que la science positive est à l'enquête par questionnaire : la relation d'un modèle à une méthode, d'un principe de légitimation à une pratique située. Nous devons maintenant discuter l'étude de cas élargie comme nous l'avons fait pour l'enquête par questionnaire. Ma recherche sur la zambianisation me permettra d'illustrer l'étude de cas élargie, et de montrer les moments où elle gagnerait à une plus grande conscience de soi méthodologique. Dans la dernière partie de l'article, je renverserai l'argument et userai de ma recherche sur la zambianisation pour mettre en évidence les limites inhérentes à la science réflexive.

Élargir de l'observateur au participant

Dans la perspective d'une science positive, la compréhension obtenue grâce à la proximité de l'observation participante a pour prix la distorsion. L'approche réflexive définit la participation comme une intervention justement parce qu'elle déforme et qu'elle perturbe. Un ordre social se révèle dans la manière dont il répond aux pressions. Même l'observateur le plus passif produit de légères interférences qui méritent d'être étudiées, alors que celui qui cherche à transformer le monde peut apprendre beaucoup de son entêtement⁵².

Les interventions les plus sismiques sont en général l'entrée sur le terrain et la sortie du terrain. Les groupes résistent souvent avec énergie, de manière formelle et informelle, pour ne pas être étudiés de trop près. Cette résistance révèle énormément sur les valeurs et les intérêts fondamentaux de leurs membres tout comme sur leur capacité à écarter le danger. Quitter le terrain est également une forme d'« intervention », puisque c'est souvent à ce moment-là que les participants racontent des secrets bien gardés ou posent des questions qu'ils n'avaient jamais osé poser auparavant. Mais la réaction la plus explosive se produit souvent lorsque les *outsiders* restituent leurs résultats aux *insiders*. Il y a plusieurs raisons à cela. Peu de gens aiment être traités de manière partielle, réduits à des forces réifiées ou, de l'une ou l'autre façon, devenir des objets de recherche sociologique. Par ailleurs, la plupart des communautés sont traversées par des conflits qui rendent impossible une restitution qui satisfasse tout le monde, et ce, quelles que soient les précautions prises par l'observateur. Même si la chose est pénible, l'ethnologue apprend toujours beaucoup de son intervention finale.

Après avoir fini mon étude sur la zambianisation, j'ai décidé de demander une autorisation de publication aux hauts dirigeants de la compagnie Anglo-American qui m'avait d'abord employé, puis avait financé mon enquête sur les mines. Ils ne savaient absolument pas que j'avais étudié la zambianisation pendant trois ans. Quand je leur ai montré mon rapport, ils ont été choqués et effarés que j'aie osé aborder un sujet aussi « sensible ». Après avoir lu le manuscrit,

ils ont carrément refusé la publication qu'ils jugeaient politiquement explosive. Je ripostai en argumentant que le rapport était basé sur leurs propres données. Ils ont finalement accepté la concession suivante. Comme les mines venaient juste d'être nationalisées, la décision de publication n'était plus de leur ressort. Elle relevait de la responsabilité du gouvernement. J'ai alors apporté mon manuscrit à la personne responsable de la zambianisation. C'était un expatrié, récemment installé dans son poste, mais qui connaissait les mines. Il a vu dans le rapport un moyen de marquer son passage en remettant en cause les pratiques des entreprises minières. Dans la mesure où le rapport était basé sur une recherche détaillée, prudente et réalisée de l'intérieur, il le considérait comme une arme puissante pour promouvoir la zambianisation. Il affirma ainsi : « Puisqu'il critique le gouvernement, les syndicats, les successeurs zambiens, les expatriés et les entreprises, puisqu'il critique tout le monde, il doit être objectif! »

La monographie fut rapidement publiée par l'Institut des études africaines de l'université de Zambie. Il reçut une large publicité dans les médias. Son analyse de classe critiquait aussi bien les entreprises minières que le gouvernement et les expatriés. Pourtant, les dirigeants de l'entreprise à Lusaka l'utilisèrent pour discipliner le *management* des mines dans la Copperbelt. Le sceau de la légitimité universitaire fit de ce rapport une arme efficace aux mains des entreprises minières – un mariage heureux entre science et pouvoir.

Nulle prétention à l'impartialité ne peut nous dédouaner des dilemmes inhérents à notre participation au monde ou des conséquences imprévues de ce que nous écrivons. Nos écrits sont diffusés dans le monde que nous cherchons à comprendre, et nous sommes éclaboussés en retour par les conséquences de cette diffusion. Comme je le montrerai ci-dessous, cette réponse a été à la fois une confirmation de la théorie exposée dans *The Colour of Class* et sa remise en cause.

Élargir les observations à travers le temps et l'espace

De tels drames en miniature se produisent chaque jour dans la recherche. Les ethnographes rejoignent les acteurs sur de longues périodes et en différents lieux. Chaque jour, ils abordent leur terrain, prêts à tester des hypothèses tirées de l'« intervention » du jour précédent. Le travail de terrain est une séquence d'expérimentations qui continuent jusqu'à ce que la théorie développée corresponde au monde étudié. C'est un processus d'approximations successives qui peut, bien sûr, mal tourner. Des perturbations sauvages du rapport entre observations et attentes conduisent à une compréhension limitée, alors que des chocs occasionnels contraignent à une saine réélaboration de la théorie émergente. Théoriser suppose alors de concaténer des savoirs situés en compte rendu d'un processus social. Comment cette opération se déroule-t-elle ?

Une situation donnée implique des relations de co-présence, et fournit le cadre pour des pratiques qui reproduisent ces relations. L'archétype de cette

conceptualisation des situations sociales est le traitement marxiste de la production. Les travailleurs transforment la nature en choses utiles et produisent simultanément leurs propres moyens d'existence (travail nécessaire) et le fondement du profit (travail en surplus). Ils se reproduisent eux-mêmes en reproduisant du même coup le capitaliste. Ce processus se poursuit : les travailleurs reviennent le jour suivant parce qu'ils n'ont aucune autre source de survie. Ils sont donc soumis au pouvoir du capital, ou ce que j'ai appelé un régime politique de production, qui régule la division du travail, la mobilité entre les positions dans la division du travail, les récompenses, et ainsi de suite. C'est simple : la production ne devient reproduction que dans une structure particulière de pouvoir⁵³. Nous pouvons concaténer des savoirs situés en comptes rendus de processus sociaux parce que les régimes de pouvoir structurent les situations en cours.

Ce raisonnement peut être appliqué à mon étude de cas. La zambianisation s'est réalisée dans un contexte d'érosion du « despotisme colonial ». Celui-ci évoluait vers un régime de production moins disciplinaire, mais toujours fondé sur la barrière de couleur. A. Giddens⁵⁴ et W. H. Sewell⁵⁵ pourraient dire que, dans ce régime politique, les *ressources* (argent, savoir, éducation, prestige) sont distribuées en fonction de critères raciaux soutenus par des *schèmes* (normes, croyances, théories) d'affirmation de la suprématie raciale. La zambianisation se met en marche quand un Zambien est promu pour remplacer un expatrié. L'expatrié cherche à conserver son travail (ressource) et regarde le nouveau venu comme un inférieur (schéma). La direction intervient en créant un nouveau poste pour l'expatrié, qui conserve une partie de son autorité et de ses responsabilités, et amoindrit ainsi les ressources de son successeur. Les subordonnés du successeur le perçoivent comme une version affaiblie de son prédécesseur, ne lui font pas confiance et ne le soutiennent pas. Incapable ou peu désireux d'obtenir le soutien de son chef blanc, le nouveau chef zambien se montre d'autant plus autoritaire, confirmant ainsi les pires doutes de ses subordonnés. De leur point de vue, le nouveau successeur zambien est pire que son prédécesseur blanc – il tente de recréer le despotisme du passé. Les subordonnés ne coopèrent plus, et le cycle continue jusqu'à ce qu'un nouvel équilibre de force et de consentement soit atteint. Le régime de pouvoir – la barrière de couleur – est reproduit.

Trois points méritent d'être discutés. Tout d'abord, une situation sociale devient un processus social parce que l'action sociale suppose et reproduit son régime de pouvoir. C'est parce que la participation se fait en fonction de la barrière de couleur que cette dernière est reproduite. Ensuite, dans les luttes engagées autour du régime de pouvoir, l'histoire et les macrostructures sont mobilisées comme des ressources et des schèmes à l'intérieur de la situation sociale. Le successeur zambien se plaint des Blancs qui continuent à commander et de l'indépendance qui n'a apporté aucun changement. Les travailleurs zambiens considèrent que leurs nouveaux chefs noirs recréent un passé despotique ou imposent une nouvelle suprématie tribale. Enfin, les conséquences des interventions menées en dehors de la situation sociale sont structurées par le régime de pouvoir. La

direction peut créer, pour les expatriés déplacés, des postes d'« aides » du successeur zambien, mais elle ne fait qu'affaiblir ce dernier. Elle recrute des diplômés de l'Université pour améliorer la qualité de gestion du personnel, mais elle ne fait qu'exacerber le conflit entre les jeunes turcs et les anciens.

La reproduction de la barrière de couleur provoque des transformations des relations hiérarchiques : les relations entre les Noirs et les Blancs deviennent plus distantes et moins directes, tandis que les relations entre les Noirs deviennent plus tendues et conflictuelles. La reproduction du régime de pouvoir se réalise de l'intérieur de la situation sociale à travers le déploiement des ressources et des schèmes. Elle se réalise également de l'extérieur, au-delà du champ de l'observation participante : cet état de fait requiert d'analyser les forces sociales.

Élargir l'analyse du processus à la force

L'étude sur la zambianisation aurait pu être bouclée par la démonstration d'une loi générale sur la barrière de couleur : quels que soient les changements d'organisation, les Blancs ont toujours autorité sur les Noirs. La loi générale aurait eu plus de force encore à être corroborée par des preuves tirées d'un contexte radicalement différent, les États-Unis, où les différences de race et de genre se reproduisent également de manière inquiétante⁶⁶. Nous aurions alors appliqué la stratégie de la généralisation par induction qui vise à reconstruire des *schèmes communs à partir de cas divers*, le contexte étant ainsi neutralisé. Cette approche qui additionne des cas comme autant d'atomes indépendants peut être qualifiée d'horizontale (ou de ségrégation). L'étude de cas élargie développe une stratégie comparative de nature différente, *repérant la source de petites différences dans des forces extérieures*. Cette approche dont le but est de relier les cas de manière causale peut être qualifiée de verticale (ou d'intégration). Au lieu de réduire les cas à des exemples particuliers d'une loi générale, elle examine chaque cas dans sa relation avec d'autres cas.

Mon livre *The Colour of Class* a développé deux comparaisons de ce type. La principale comparait la zambianisation après l'indépendance avec le « progrès africain » durant la période coloniale. La seconde, beaucoup moins élaborée, comparait la zambianisation des mines opérée du bas vers le haut à la zambianisation de gouvernement réalisée du haut vers le bas. Afin de comprendre pourquoi la barrière de couleur continuait dans la Copperbelt, malgré le procès de démocratisation et la dissolution formelle du racisme, il fallait faire appel à l'histoire. Pendant la période coloniale, les compagnies minières avaient constamment tenté de faire « progresser les Africains » dans des postes jusque-là monopolisés par les Blancs. Les rares réussites furent obtenues grâce à la fragmentation et à la déqualification des postes blancs. Les syndicats africains ont toujours été ambivalents au sujet du « progrès africain » dans la mesure où la majorité de leurs membres était plus intéressée par l'augmentation des salaires et par l'amélioration

des conditions de travail. Les compagnies minières et le Bureau des colonies à Londres poussaient le régime colonial à favoriser le « progrès africain », de façon à fournir une soupape de sécurité aux aspirations frustrées et à garantir le profit. La communauté blanche des colons constituait un contrepoids influent qui s'opposait à la mobilité ascendante des Africains. La plupart du temps, l'État colonial essayait de rester neutre et s'impliquait uniquement comme arbitre quand les rouages des relations industrielles se grippaient.

Le gouvernement zambien qui lui a succédé, libéré de la tutelle de Londres, devint encore plus dépendant des compagnies minières qui assuraient sa source principale de revenus. Alors que les dirigeants blancs avaient perdu leur pouvoir politique formel, leur influence perdurait dans la mesure où les mines dépendaient de leur expertise. Quant à l'élite politique zambienne, elle maintenait les expatriés à la direction de l'industrie minière pour ne pas s'exposer à la rivalité potentielle d'une élite économique indigène. Le gouvernement post-colonial devait cependant répondre à l'appel nationaliste : les Zambiens devaient diriger leur pays. Il le fit non pas en intensifiant le procès de zambianisation, mais en nationalisant les mines sans toucher à leur organisation interne. La zambianisation d'en haut dans la capitale propulsait la zambianisation d'en bas dans la Copperbelt.

Ces deux cas, loin d'être indépendants, se déterminent l'un l'autre. Le maintien de la barrière de couleur trouve ses racines dans son érosion au sein du gouvernement. C'est le principe de structuration qui situe les processus sociaux sur le terrain de recherche dans une relation de détermination mutuelle avec un champ extérieur de forces sociales. Mais peut-on aller plus loin et se demander si ces forces extra-locales ont un caractère processuel qui leur soit propre ? Une fois de plus, nous ne pouvons répondre à de telles questions qu'avec l'aide de la théorie – ici la théorie marxiste. *The Colour of Class* a participé d'un débat sur l'État capitaliste. Selon lui, l'État post-colonial a préservé la structure de classe globale, non pas parce qu'il était un *instrument* du capital, mais parce qu'il était à la fois *autonome institutionnellement et dépendant économiquement* du capital. Il y avait là une compréhension émergente de la structuration des forces de classe – de leur tendance à se reproduire à l'intérieur du pays en fonction d'un régime de pouvoir national.

Ce principe de structuration aurait pu être élargi en traitant la composition de l'État et des classes sociales à l'intérieur de la Zambie comme un processus *structuré* inséré dans une constellation externe de *forces internationales*. Au lieu de quoi j'ai préféré m'arrêter au niveau national et référer aux « forces internationales » non pas comme des contraintes, mais comme des ressources mobilisées par l'élite dirigeante pour légitimer sa domination. La nouvelle élite africaine se concentrait sur les forces dépassant le niveau national – les termes de l'échange, le prix du cuivre, les experts occidentaux, les entreprises multinationales – afin de masquer le caractère de classe de l'ère post-coloniale. Cette classe dirigeante africaine aux commandes du pays niait son propre pouvoir de

classe et affirmait son impuissance face aux forces extérieures. On retrouve cette thèse du « néocolonialisme » dans le discours universitaire de la théorie du sous-développement rendue populaire par Paul Baran et Gundar Frank. Elle a été plus tard remise en question par des études comparatives qui ont montré la capacité de l'État néocolonial à produire un « développement dépendant » dans une économie mondiale changeante. Le débat continue aujourd'hui avec le rejet catégorique de tout le projet « développementaliste » en raison de son caractère destructeur pour les pays du tiers monde⁵⁷.

Mon projet à l'époque était de confronter les recherches sur le « néocolonialisme » et sur le sous-développement avec une analyse de classes, ce qui confinait le local et l'extra-local dans les frontières nationales. Avec du recul, je pense avoir sous-estimé l'importance des forces internationales. La dépendance de la Zambie envers un seul produit, le cuivre, dont les cours n'ont cessé de chuter sur les marchés mondiaux, l'a mise sous le joug du FMI et de ses programmes d'ajustement structurel. Vingt-cinq ans après avoir nationalisé les mines de cuivre, le gouvernement zambien essaie aujourd'hui de les revendre et de les reprivatise. Ils ont à nouveau fait appel à des cadres expatriés pour attirer les investisseurs étrangers. L'économie zambienne a été recolonisée sur l'ordre de son propre gouvernement africain.

Élargir la théorie

Nos trois premiers « élargissements » – intervention, processus et structuration – requièrent tous une théorie préalable. Mais notre posture envers la théorie est suicidaire. Dans notre travail de terrain, nous ne cherchons pas des confirmations, mais des réfutations de la théorie. Nous avons d'abord besoin du courage de nos convictions, du courage ensuite de contester nos convictions, et enfin, de l'imagination nécessaire pour soutenir notre courage dans la reconstruction théorique. Si cette reconstruction est trop coûteuse, nous risquons de devoir abandonner notre théorie et de recommencer à zéro avec une théorie nouvelle, pour laquelle notre cas est une fois de plus une anomalie.

Je n'étais pas conscient méthodologiquement de l'élargissement théorique à l'œuvre dans *The Colour of Class*, mais cette stratégie a fini par envahir la monographie. Le concept de « succession » était tiré de l'étude de cas d'A. Gouldner sur les répercussions organisationnelles du remplacement des dirigeants d'entreprise⁵⁸. Mais alors que l'on avait affaire dans ce cas à une « succession naturelle », la zambianisation présentait un cas de « succession forcée », imposée d'en haut et refusée d'en bas. Le successeur zambien avait à lutter contre la suspicion de ses subordonnés, contre la résistance ou l'indifférence de ses chefs, et contre ses propres doutes sur ses capacités.

La théorisation du processus social était élargie à la théorisation de forces sociales plus vastes. Le rapport du gouvernement sur la zambianisation a été *déconstruit* en premier lieu. Derrière ses données se cachaient les véritables

processus de succession forcée, régis par le principe de la barrière de couleur. Contrairement aux implications du rapport, les expatriés contrôlaient toujours aussi fermement l'industrie qu'auparavant. Par ailleurs, je me suis éloigné de la thèse « néocoloniale » qui attribuait l'état arriéré de la Zambie à une conspiration des forces internationales. Encore une fois, ces affirmations n'étaient pas complètement fausses – la Zambie était de toute évidence prise dans l'état des entreprises multinationales et du commerce international; mais leur partialité masquait les intérêts de classe de la nouvelle élite dirigeante.

Le *rejet* des théories qui attribuaient le sous-développement à l'arriération culturelle des travailleurs zambiens ou, comme cela se faisait plus couramment, à leur comportement industriel anémique et indiscipliné a été plus direct. Robert Bates⁵⁹, par exemple, prétendait que le gouvernement zambien d'après l'indépendance avait échoué à contrôler les mineurs. Pourtant, un examen attentif de ses données ou d'autres données sur la productivité, l'absentéisme, le *turn-over*, les cas disciplinaires et les grèves, ne permettait pas de prouver ses affirmations. Il avait simplement adopté l'idéologie de classe de la direction et du gouvernement sur le « travailleur zambien fainéant », imputant aux travailleurs des inefficacités et des conflits qui pouvaient s'expliquer autrement, par exemple par le maintien de la barrière de couleur⁶⁰.

La théorie de la « révolution post-coloniale » de Frantz Fanon⁶¹ a guidé mon analyse. Bien que je n'ai pas été aussi explicite dans ma *reconstruction* que je le serais aujourd'hui, j'avais en tête d'élargir sa théorie à la Zambie, une colonie sans lutte de libération nationale avec une base paysanne. Mon analyse des multinationales, des mineurs, des dirigeants zambiens et des expatriés correspondait à sa dissection des intérêts de classe de la bourgeoisie nationale, des intellectuels et des paysans. Je retournais le discours du gouvernement sur l'indiscipline, l'indolence et l'anomie des travailleurs contre la nouvelle élite elle-même, dont l'extravagance et l'autosatisfaction étaient dues à une rapide mobilité ascendante. Quant aux mineurs, ils étaient le prototype de l'aristocratie du travail de Fanon. Ils poursuivaient des intérêts économiques limités, exprimaient peu d'intérêt pour la barrière de couleur et voyaient dans la nationalisation des mines une ruse du gouvernement pour imposer une discipline plus rude. *The Colour of Class* a fait plus que réviser les catégories de classe de Fanon. Il a cartographié des classes en action en connectant les forces macro, qui propulsaient le mouvement du « progrès africain » vers celui de la zambianisation, avec les processus micro de remplacement des catégories de directeurs et de travailleurs des entreprises.

La théorie est fondamentale pour chaque dimension de l'étude de cas élargie. Elle guide les interventions, elle transforme les savoirs situés en comptes rendus de processus sociaux, et elle situe ces processus sociaux dans le contexte plus large de leur détermination. De plus, la théorie ne reste pas prisonnière des univers académiques, elle est elle-même une intervention sur le monde qu'elle cherche à comprendre. *The Colour of Class* est devenu sa propre « prophétie

autoréfutante ». L'homme du ministère, puis les médias, et finalement les compagnies minières, tous ont tenté de changer le monde que j'avais décrit. Ils ont cherché à renverser l'intérêt de la nouvelle élite gouvernementale dans la reproduction de la barrière de couleur au sein de la Copperbelt.

Comme toute autre réfutation, celle-ci ne doit pas tant susciter le découragement théorique que constituer une opportunité pour un développement théorique. Les forces révélées par ma publication confirmaient l'idée que les compagnies minières s'adaptaient de manière flexible aux initiatives gouvernementales. Mais ma publication montrait aussi que le gouvernement n'était pas toujours aveugle au maintien de la barrière de couleur, que les intérêts de l'État post-colonial n'étaient pas aussi homogènes qu'il y paraissait, et que les forces sociales étaient le résultat contingent de processus sociaux. Dans la perspective positive, la science sociale prend du recul et observe le monde qu'elle étudie alors que dans la perspective réflexive, la théorie sociale intervient dans le monde qu'elle cherche à saisir, déstabilisant sa propre analyse.

LES EFFETS DE POUVOIR

En défendant la science réflexive et l'étude de cas élargie, je ne prétends pas offrir une panacée. Tout comme il existe un hiatus insurmontable entre l'enquête par questionnaire et le modèle positiviste qu'elle cherche à égaler, il existe un hiatus entre l'étude de cas élargie et les principes de la science réflexive. Alors que le premier hiatus est le fruit d'*effets de contexte*, le second provient d'*effets de pouvoir*. L'intervention, le processus, la structuration et la reconstruction sont menacés par la domination, la réduction au silence (*silencing*), la réification (*objectification*) et la normalisation. Pourtant, les limites des principes réflexifs liées à l'ubiquité du pouvoir ne justifient pas plus l'abandon de l'étude de cas élargie que les effets de contexte ne justifient l'abandon de l'enquête par questionnaire. L'objectif est d'examiner ces limites afin de les prendre en compte, et peut-être même de les repousser.

Dominer

Le chercheur qui intervient ne peut échapper à la domination : il ne peut éviter de dominer et d'être dominé. L'entrée sur le terrain est souvent une lutte de pouvoir prolongée et subreptice entre l'étranger envahisseur et l'autochtone résistant⁶². En fouinant dans leurs archives et en participant à des négociations de haut niveau, j'ai dissimulé mon véritable objectif aux compagnies minières. Pour passer au-delà des boucliers de protection des puissants, le chercheur doit être chanceux et/ou sournois. Même s'ils sont plus vulnérables, les faibles ont eux aussi leurs défenses. Ainsi, afin d'accéder à l'autre versant de la barrière de couleur, j'ai prétexté une étude qui me permettait d'entrer en contact avec les employés

zambiens et d'embaucher des étudiants zambiens pour enquêter sur la perspective des travailleurs non qualifiés ou semi-qualifiés. Mais cela a introduit un niveau supplémentaire de pouvoir au sein de l'équipe de recherche : j'étais blanc, avec toutes les ressources que cela supposait, et ils étaient noirs. Les étudiants travaillaient et prenaient des notes dans les mines et dans les fonderies, pendant que je menais des entretiens à la surface. Il ne faisait aucun doute que j'étais le *bwana* et qu'ils travaillaient sous mes ordres, fournissant des notes de terrain sans donner leur point de vue. Je reproduisais la barrière de couleur dans l'équipe de recherche.

De même, domination et résistance ne s'évaporent pas par miracle quand on entre sur le terrain. Le chercheur de terrain qui intervient est confronté à deux moments de domination, d'abord comme participant, ensuite comme observateur. En tant que *participants* dans des lieux imprégnés de hiérarchies, d'idéologies en concurrence et de luttes pour des ressources, nous sommes pris au piège de réseaux de pouvoir. De quelque côté que nous nous tournions, nous sommes cadres ou travailleurs, blancs ou noirs, hommes ou femmes, automatiquement impliqués dans des relations de domination. En tant qu'*observateurs*, quelles que soient nos ruses de dissimulation, nous sommes « de notre côté », toujours présents pour des raisons secrètes. Notre mission peut être noble – renforcer des mouvements sociaux, promouvoir la justice sociale, remettre en question les horizons de la vie quotidienne –, mais il n'y a aucun moyen d'échapper aux divergences premières entre intellectuels, organiques ou pas, et aux intérêts de leur communauté officielle. En bref, les rapports de domination ne sont pas toujours aussi criants que dans cet ordre brutal de classe et de race de la Copperbelt zambienne, mais ils sont néanmoins constamment à l'œuvre et rendent notre connaissance partielle.

Réduire au silence

Cela nous conduit à la deuxième dimension du pouvoir – réduire au silence. L'idéologie dominante présente les intérêts de la classe dominante comme les intérêts de tous. La rhétorique nationaliste du rapport sur la zambianisation cachait divers intérêts de classe et de race. Comment démasquer cette configuration d'intérêts sous-jacente ? Ayant pratiqué l'observation participante dans des lieux de travail variés, dans et hors les mines, nous avons noté les voix discordantes des travailleurs, des expatriés et des successeurs zambiens. C'est le b.a.-ba du travail de terrain. En convertissant nos observations réalisées dans différentes situations en description d'un processus social – le processus de zambianisation défini comme une succession forcée –, nous rapportons ces voix à des systèmes d'intérêts. Cette opération nous a rendus capables d'identifier les intérêts spécifiques et conflictuels qui se cachaient derrière la rhétorique du nationalisme. Mais cette nouvelle cristallisation d'intérêts a inévitablement exclu, marginalisé et distordu d'autres voix.

Si j'avais été plus fidèle au livre antérieur de F. Fanon, *Peaux noires, masques blancs*, au lieu de l'être au plus récent *Les Damnés de la terre*, j'aurais dû explorer la formation des subjectivités coloniales, notamment celle du successeur zambien, qui est le prototype du « nègre colonial » de Fanon, prisonnier dans un monde blanc qui l'assigne à un statut d'infériorité raciale. Si ma propre couleur ne m'en avait empêché, j'aurais pu examiner la façon dont les régimes coloniaux et post-coloniaux induisent des pathologies qui rendent le successeur incapable et dès lors reproduisent le monde manichéen des Blancs et des Noirs, tournant les Africains contre les Africains. Puisque réduire des voix au silence est inévitable, nous devons guetter les voix réprimées pour défaire nos configurations artificiellement figées, et nous devons être prêts à reconstruire nos théories pour faire place à de nouvelles voix, sans pour autant les noyer dans un brouhaha.

Réifier

Dans l'étude de cas élargie, le deuxième élargissement va des voix perçues dans des situations sociales à des intérêts inclus dans des processus sociaux. Il est suivi d'un troisième élargissement qui va des intérêts inclus dans des processus sociaux aux forces inscrites dans la structure sociale. La structuration implique de situer les processus sociaux dans le contexte de leur détermination extérieure. Bien que ce soit contraire à l'idéologie nationaliste, la zambianisation a donc reconduit la barrière de couleur en raison d'un équilibre de forces extérieures qui la surdétermine. La réification, qui hypostase des forces sociales comme naturelles et extérieures, est un danger inhérent à cette approche. Il y a simplement des limites temporelles et spatiales au champ de l'observation participante, au-delà desquelles on remplace des processus par des forces.

La réification est pourtant plus qu'un outil méthodologique. Elle reflète également le vrai pouvoir exercé par les systèmes politiques, économiques et culturels sur nos mondes vécus⁶³. Mais il ne faut pas exagérer ce pouvoir. En premier lieu, les forces systémiques sont toujours les effets hypostasiés de processus cachés : chaque système dépend des processus changeants de son propre monde vécu. En deuxième lieu, les mondes vécus – ceux que l'on observe directement comme ceux que l'on réduit à des forces – sont eux-mêmes traversés par du pouvoir, créant des besoins qui se diffusent dans la sphère sociale. Autour d'une telle formation discursive de besoins s'agrègent des mouvements sociaux qui peuvent ébranler les forces systémiques⁶⁴. Finalement, les forces systémiques contiennent leurs propres contradictions, qui explosent de manière inattendue comme lorsque l'homme du ministère a publiquement critiqué la conduite de la zambianisation par l'industrie minière. Alors même que nous nous engageons dans la réification, nous devrions toujours être attentifs à l'éruption de processus sous-jacents qui déplacent le champ des forces.

Normaliser

Reconstruire une théorie est finalement en soi un processus coercitif opérant par double correspondance. D'une part, les situations complexes sont façonnées pour correspondre à une théorie. Le site d'enquête est réduit à un cas, même s'il constitue une anomalie pour la théorie. D'autre part, la théorie est façonnée pour correspondre au cas, recomposée pour digérer l'anomalie. Ce façonnage mutuel crée un dispositif de réduction du monde en catégories qui peuvent être étudiées, en sites qui peuvent être évalués, en personnes qui peuvent être contrôlées⁶⁵.

Afin d'assimiler la zambianisation à une forme de succession managériale, j'ai élargi la théorie de Gouldner en introduisant la distinction entre succession naturelle et succession forcée. Le *turn-over* est une succession naturelle, mais la zambianisation était une succession forcée. En normalisant ce qui était en fait un transfert de contrôle, j'ai joué le jeu des compagnies minières. La succession raciale leur a donné l'arsenal conceptuel pour discipliner leurs propres cadres. Dans son compte rendu de mon livre, Ben Magubane⁶⁶ a critiqué cet effet « normalisateur » de la « succession » qui a négligé « la lutte des classes intense mais silencieuse de la décolonisation », le fait que les expatriés tenaient la Zambie entre leurs mains.

En revanche, B. Magubane a négligé l'autre aspect de mon analyse, l'application de la théorie de la décolonisation de Fanon au cas zambien, et l'élargissement de la micro-dynamique de la zambianisation aux forces de classe qui maintiennent la barrière de couleur. Mais ici aussi la normalisation était à l'œuvre. Il est étonnant de voir à quel point l'utilisation de la théorie du post-colonialisme de Fanon pouvait être politiquement exploitée par les forces mêmes qu'elle condamnait. À vrai dire, cela n'est pas si surprenant si l'on pense à l'histoire du marxisme comme outil de despotisme.

Certains traits formels de l'analyse du colonialisme de Fanon ne se prêtent pourtant pas à leur adoption par le capital multinational. Elle suppose par exemple, la destruction des cultures précoloniales et donc la fragilité des savoirs locaux⁶⁷. Mon attention a également été insuffisante pour la contestation culturelle, qui tire sa force des profondeurs des régimes de pouvoir coloniaux, et recouvre les types de résistance découverts et célébrés par les études post-coloniales. Défier ou tempérer la normalisation aurait supposé d'enchaîner l'analyse dans les perspectives de ceux d'en bas, de prendre leurs catégories plus au sérieux, en bref, de travailler de façon plus étroite avec ceux que l'étude visait à servir⁶⁸.

Ces quatre effets de pouvoir ne font qu'apporter de l'eau au moulin des critiques postmodernes. Si les effets de contexte démontrent l'impossibilité de la science, les effets de pouvoir montrent ses dangers et ses défaites. Mais abandonner la science en bloc ne remet en cause ni le pouvoir ni l'hégémonie de la science positive. Le rejet de toute science par le postmodernisme ignore la

distinction centrale entre les modèles positif et réflexif⁶⁹. Une science positive autocritique se concentre sur les effets de contexte et obscurcit dès lors le fonctionnement du pouvoir. La construction de la « distance » et du « détachement » est dépendante de relations de pouvoir non problématisées. Une science réflexive autocritique tient le contexte pour acquis, mais elle révèle les effets de pouvoir afin de mieux les comprendre et les contenir. En montrant les limites de la liberté humaine, la science réflexive pose les fondements d'une théorie critique de la société.

LES IMPLICATIONS DE L'EXISTENCE DE DEUX MODÈLES SCIENTIFIQUES

Une réflexion méthodologique est plus conforme au projet wébérien d'une compréhension des pratiques déjà avérées. En codifiant la science positive, nous la soumettons à une critique immanente et nous mettons en lumière l'écart entre les principes et les pratiques. Cela attire notre attention non seulement sur les moyens d'améliorer les méthodes positives, mais également sur la formulation d'une conception alternative de la science.

Le tableau suivant résume mon argumentation. Il décrit les deux modèles scientifiques et leurs méthodes, et l'écart qui les sépare. Il y a une circularité entre les modèles : chacun prend les limites de l'autre comme son propre fondement. La science positive est limitée par le « contexte », qui fournit le fondement de la science réflexive, alors que la science réflexive est limitée par le « pouvoir », qui fournit le fondement de la science positive. Connaissant les handicaps de chaque modèle et de chaque méthode, nous pouvons travailler à les contenir. Si nous acceptons ce cadre, une nouvelle série de questions et d'implications s'impose à nous, auxquelles je dois au moins faire allusion.

L'ÉCART ENTRE LES PRINCIPES ET LES PRATIQUES DE LA SCIENCE

SCIENCE POSITIVE

Principes positifs	Méthode de la survey research	Effets de contexte
Neutralité	Stimulus/réponse	Entretien
Fiabilité	Standardisation	Répondant
Reproductibilité	Stabilisation des conditions	Champ
Représentativité	Échantillon de population	Situation

SCIENCE RÉFLEXIVE

Principes réflexifs	Étude de cas élargie	Effets de pouvoir
Intervention	Extension d'observateur à participant	Domination
Processus	Extension des observations dans l'espace et le temps	Silence
Silence	Extension du processus à la force	Objectivation
Reconstruction	Extension de la théorie	Normalisation

Technique, méthode et modèle

Quelle est la relation entre les techniques de collecte de données, les modèles et les méthodes? L'observation participante – *i.e.* l'étude des autres dans leur espace et dans leur temps – doit-elle s'aligner sur l'étude de cas élargie et la science réflexive? L'entretien – *i.e.* l'étude des autres dans l'espace et le temps de l'intervieweur – doit-il s'aligner sur l'enquête par questionnaire et la science positive? Dans chaque cas, la réponse est évidemment non. Les techniques de l'observation participante et de l'entretien peuvent être appliquées selon les méthodes réflexive ou positive : dans le cadre d'une méthode positive, l'entretien prend la forme de la *survey research* et l'observation participante, celle de la *grounded theory*; dans le cadre d'une méthode réflexive, l'entretien prend la forme de la *recherche clinique* et l'observation participante, celle de l'étude de cas élargie.

L'observation participante, conduite selon des principes positifs, prend le tour de la *grounded theory*, qui considère l'implication comme un biais et s'efforce de tirer des généralisations décontextualisées à partir d'une analyse systématique des données⁷⁰. La théorie est ici le résultat et non la condition préalable de la recherche. Les chercheurs sont des étrangers et les ethnographes sont des étrangers de l'intérieur, dont l'objectivité est assurée par la distance. L'observation non participante est préférée à l'observation participante. En d'autres termes, l'*intervention* est proscrite. Pour obtenir des résultats *fiables*, les ethnographes rassemblent et analysent les données de manière systématique. Le codage et le recodage des notes de terrain dans des catégories émergentes fournissent le prisme pour des observations ultérieures. La *reproduction* consiste en un appel à la clarification des modalités de dérivation des catégories depuis les données, et elle porte moins sur la reproductibilité de la collecte des données. Cela incite à suspendre le contexte afin de rendre les cas comparables. Pour finir, établir la *représentativité* des résultats suppose que les ethnographes maximisent les variations au sein du terrain par des comparaisons constantes, à la recherche de cas extrêmes dans ce qui est appelé l'échantillonnage « théorique⁷¹ ».

Tout comme l'observation participante peut être fidèle aux principes positifs, l'entretien peut respecter les préceptes de la science réflexive : c'est la *méthode clinique*. La variante psychanalytique en est un prototype, notamment quand l'analyste est perçu comme un anthropologue réflexif⁷². La relation entre l'analyste et l'analysé est dialogique et *interventionniste*. Chacun constitue l'autre. Deuxièmement, l'analyste tente de faire se remémorer et de travailler à partir d'expériences situées spécifiques *via* l'analyse des rêves et l'association libre. Le *processus* est le leitmotiv de la psychanalyse. Le troisième élément, la *structuration* qui situe les processus psychologiques dans un contexte social plus large, n'est pas toujours présent. Mais Fanon est ici un exemple. Ses essais brillants sur le colonialisme, qui sont tirés d'un travail clinique mené en Algérie, démontrent l'interdépendance entre les processus psychiques et le contexte économique, social, politique et culturel. Enfin, l'analyste travaille à partir d'un *corpus* théorique préalable qui évolue constamment à travers son application à des cas concrets. La théorie est *reconstruite*⁷³. L'entretien clinique non seulement illustre les principes de la science réflexive, mais il en montre les limites : domination de l'analyste sur l'analysé, réduction du passé au silence, réification des structures de la personnalité, tendance à la normalisation par la théorie.

Élargir à la recherche historique

Cette vue binaire de la science peut-elle être étendue aux *techniques* autres que l'entretien et l'observation participante ? Quel est le sens de l'élargissement de la science réflexive à la recherche historique ? Ce n'est pas le lieu de traiter ce thème de manière approfondie, mais on peut l'aborder en comparant les approches de T. Skocpol et de L. Trotsky dans l'étude des révolutions classiques⁷⁴. Ils s'intéressent tous deux à la comparaison entre révolutions réussies et manquées. Mais leurs approches sont diamétralement opposées – la première applique des principes positifs, le second des principes réflexifs. Alors que Skocpol se situe en dehors de l'histoire pour découvrir les conditions nécessaires de la révolution, Trotsky se tient en son cœur pour reconstruire la théorie de la révolution de Marx. Alors que Skocpol standardise les révolutions afin de trouver les trois facteurs universels qui rendent compte de leur succès, Trotsky distingue chaque révolution en identifiant les processus sociaux qui la caractérisent. Alors que Skocpol développe une explication unique de la révolution qui s'étend sur trois siècles comme si le temps historique ne comptait pas, Trotsky montre comment le mouvement de l'histoire mondiale – un développement combiné et inégal du capitalisme à l'échelle planétaire – met en place des processus différents pour chaque révolution. Dans un cas, on a : détachement, analyse des facteurs, décontextualisation et induction ; dans l'autre cas, on a : intervention, processus, structuration et reconstruction. Une fois de plus, nous sommes confrontés à deux modèles et à deux méthodes scientifiques.

T. Skocpol et L. Trotsky permettent de mettre en lumière le contraste entre les méthodes positives et réflexives. Mais on aurait pu se contenter de l'analyse des origines du capitalisme par M. Weber pour illustrer l'étude de cas élargie. Quand il se demande ce que signifie faire de la science dans un monde désenchanté et rationalisé et qu'il cherche les origines de ce monde, il se place lui-même dans l'histoire. Une participation virtuelle le fait accéder aux processus psychologiques qui lient la prédestination calviniste à l'esprit du capitalisme, qu'il resitue alors dans un vaste faisceau de forces historiques, incluant l'émergence d'un ordre légal, de la comptabilité systématique et du travail salarié. Dans tous ces développements, il fait appel à des théories matérialistes des origines du capitalisme et bâtit sur elles. Bien sûr, les historiens sont en général moins conscients de leurs préceptes méthodologiques, et leur travail ne peut pas être aussi facilement imputé à l'un ou l'autre des modèles scientifiques. L'objectif est cependant ici d'ouvrir l'imagination à différentes manières de faire des sciences sociales plutôt que d'abandonner la science dans sa totalité dès que les 4 R ne semblent pas pouvoir être respectés.

Les modes industriel et artisanal de la science

Une fois établis les deux modèles scientifiques, il nous reste à présent à définir quels critères permettent de distinguer, dans chaque modèle, la « bonne » et la « mauvaise » science – une science bien exécutée et une science mal exécutée. Les principes régulateurs de la science positive – neutralité, fiabilité, reproductibilité et représentativité – définissent une *objectivité procédurale*, un processus de constitution de la connaissance objective. Nous l'appellerons le mode industriel : *le processus garantit le produit*. La conception est séparée de l'exécution et les ingénieurs définissent chaque tâche dans la division du travail afin d'assurer la qualité du produit final. Dans cette même version de la science, la théorie est séparée de la pratique de recherche, qui est réalisée selon des procédures prédéfinies. Le prototype du mode industriel est l'enquête par questionnaire dans laquelle les différentes tâches sont segmentées au sein d'une division détaillée du travail – le chercheur, le concepteur, l'intervieweur, l'interviewé – organisé selon une structure bureaucratique. L'intervieweur et l'interviewé sont soumis à l'agenda construit par le chercheur. L'objectif est d'établir une carte du monde aussi précise que possible en délimitant les procédures de constitution de la connaissance.

Les principes régulateurs de la science réflexive – intervention, processus, structuration et reconstruction – s'appuient sur une *objectivité enracinée* dans la théorie⁷⁵. Nous avons ici un mode artisanal de fabrication de la connaissance : *le produit gouverne le processus*. Le but de la recherche n'est pas d'établir une « vérité » définitive sur le monde extérieur, mais d'améliorer de façon continue la théorie existante. Théorie et recherche sont inextricables. L'étude de cas élargie est donc une forme de production artisanale de la connaissance où le

concepteur de la recherche est également celui qui l'exécute. L'observateur participant réalise toutes les tâches du processus de recherche en collaboration avec les enquêtés. Ce processus de recherche n'est pas arbitraire, mais il ne peut pas être réduit à un ensemble de procédures uniformes. Le poids de l'évaluation repose sur le produit, selon que la reconstruction mène à la découverte de faits nouveaux et surprenants, fait avancer la théorie ou la rend plus complexe.

En d'autres termes, dans le prolongement de Weber, nous pouvons distinguer une objectivité basée sur une rationalité formelle – ce que j'ai appelé l'objectivité « procédurale » – de celle basée sur une rationalité substantielle – ce que j'ai appelé l'objectivité « enracinée » dans des théories préalables. Nous pouvons même aller jusqu'à dire que les deux modèles scientifiques sont sous-tendus par des théories différentes de l'action – l'action instrumentale d'un côté, l'agir communicationnel de l'autre.

La coexistence de deux modèles scientifiques, possédant leurs propres principes régulateurs – leurs propres définitions de l'objectivité, de la bonne et de la mauvaise science – a des conséquences profondes sur l'évaluation de n'importe quelle recherche. Nous devrions faire attention à ne pas adresser des critiques positives à des méthodes réflexives ni des critiques réflexives à des méthodes positives. Il est aussi inapproprié de demander à l'étude de cas élargie de respecter les 4 R que d'imposer l'intervention, le processus, la structuration et la reconstruction à l'enquête par questionnaire. On ne peut pas écarter l'étude de cas élargie parce que l'observateur affecte le monde qu'il étudie, parce que ses données sont idiosyncrasiques, parce qu'elle se porte du local vers l'extra-local ou parce qu'elle ne s'appuie que sur un seul cas ! L'étude de cas élargie danse simplement sur une autre musique. Écoutons la musique avant de porter des jugements sur la danse.

L'histoire des deux servantes

La coexistence de deux modèles scientifiques a des répercussions importantes sur la manière dont nous pensons la méthodologie. Puisque, habituellement, il n'existe qu'un seul modèle scientifique qui, de plus, demeure le plus souvent invisible, la méthode et la technique ne font qu'un⁷⁶. Dans un tel schéma « monarchique », le raisonnement méthodologique est centré sur les vertus relatives des techniques. Certains chercheurs sont occuméniques et affirment que l'on doit choisir une technique ou une combinaison de techniques en fonction du problème à étudier⁷⁷. D'autres considèrent que certaines techniques sont meilleures que d'autres. Du temps de l'âge d'or de l'École de Chicago, l'observation participante des sociologues de sexe masculin, distancés et professionnels, l'emportait sur les enquêtes sociales, ternies par leur association avec des femmes gagnées à la critique et à la réforme sociales⁷⁸. Ce n'est que plus tard que l'enquête par questionnaire est apparue plus objective et plus scientifique que les méthodes fondées sur l'observation participante, à la faveur de l'affirmation de la sociologie

quantitative. Dans la lutte pour imposer son contrôle hégémonique à la discipline, chaque technique a tenté de démontrer sa supériorité en soulignant les biais de la technique adverse. L'élaboration d'une vision binaire de la science a cependant éloigné le débat de la question des techniques et l'a orienté vers l'explication des méthodes, en relation à des modèles scientifiques alternatifs.

Avec un seul modèle scientifique, les techniques peuvent prétendre à une place de premier plan. Avec deux modèles scientifiques, n'importe quelle méthode doit développer une méthode en contrepoint comme son complément. L'enquête par questionnaire est grevée par des effets de contexte qui peuvent être mieux étudiés et circonscrits par les méthodes réflexives. Pour réduire les effets de l'entretien, de l'interviewé, du champ ou de la situation, la *survey research* recourt à des enquêtes cliniques ou à des études de cas élargies. Les méthodes réflexives sont mises au service des méthodes positives⁷⁹. Inversement, les méthodes positives peuvent-elles devenir les servantes des méthodes réflexives ? La réponse semble ici aussi positive. L'étude de cas élargie insère les processus sociaux dans un champ plus large de forces sociales. Ces dernières sont constituées comme extérieures à l'observateur et peuvent dès lors être étudiées avec des méthodes positives. Après tout, Max Weber s'appuyait sur les généralisations empiriques développées dans *Économie et Société* pour engager son étude de cas élargie de la genèse du capitalisme dans *L'Éthique protestante*. Et afin d'élargir mon analyse du processus de zambianisation, j'ai moi-même utilisé des enquêtes par questionnaire qui décrivaient les mineurs comme une force sociale, attachée à la protection de son statut privilégié d'aristocratie du travail. Les méthodes positives peuvent être mises au service de l'étude de cas élargie au même titre que les méthodes réflexives peuvent servir l'enquête par questionnaire.

Les obstacles à la science : du contexte au pouvoir

On pourrait considérer que le choix entre les méthodes positives et réflexives dépend du problème étudié. Les méthodes positives seraient plus ajustées à l'étude des propriétés systémiques établies dans la durée alors que les méthodes réflexives seraient plus appropriées à l'étude des interactions sociales de la vie quotidienne – elles se partageraient les champs de l'objectivité et de la subjectivité. Une telle vision instrumentale de la méthode passe à côté des différences profondes entre les deux conceptions de la science qui commandent à notre orientation vers le monde que nous étudions – se tenir à distance ou intervenir, se détacher ou entrer en dialogue. En général, ce n'est pas le problème qui détermine la méthode, mais la méthode qui donne forme au problème. Il s'avère que notre engagement dans l'un ou l'autre modèle scientifique perdure, quels que soient les objets d'enquête que nous choisissons.

Nous devrions alors nous demander ce qui nous prédispose à adopter l'un ou l'autre modèle scientifique. Pouvons-nous appliquer l'étude de cas élargie à elle-même et situer chaque modèle historiquement ? Comme nous l'avons vu, le

défi lancé à la science positive est de minimiser ou de contrôler le contexte. L'enquête par questionnaire est d'autant moins problématique que les entretiens ne sont en effet pas affectés par la personnalité de l'intervieweur, que les interviewés interprètent les questions de manière identique, que les conditions extérieures restent fixes et que les situations d'entretien n'engendrent pas des connaissances distinctes. Plus l'enquête par questionnaire se rapproche des objectifs de la science positive, plus elle élimine la spécificité des situations, des personnes et des lieux. Cela fonctionne au mieux dans un monde réifié qui homogénéise toute expérience, quand, selon le vocabulaire de J. Habermas⁸⁰, le système colonise le monde vécu. La science positive se réalise quand nous sommes impuissants à résister à de vastes systèmes économiques et politiques. Le paradoxe est que certaines analyses de la postmodernité, de la société de l'information et de la distanciation espace-temps suggèrent que nous nous dirigeons vers un monde sans contexte, fait pour l'enquête sociale.

La science réflexive prend le contexte et la situation comme points de départ. Elle tente à partir de là de réduire les effets de pouvoir – domination, réduction au silence, réification et normalisation. La science réflexive réussit lorsque les effets de pouvoir sont éliminés, assurant l'émancipation du monde vécu. Même si cette utopie est éloignée, l'étude de cas élargie mesure la distance à parcourir. En donnant à voir des mondes ethnographiques à l'échelle locale, elle remet en cause l'omnipotence supposée des processus et des forces de globalisation, qu'ils se présentent sous le visage du capital international, des politiques néolibérales, des flux dans l'espace ou des cultures de masse. La science réflexive valorise le contexte, défie la réification et impose des limites aux méthodes de la science positive.

NOTES

* Michael Burawoy est professeur de sociologie à l'université de Californie à Berkeley [Burawoy@socrates.berkeley.edu]. Traduction de l'anglais au français par Marie Buscato, revue par Daniel Cefai.

1. Cela fait vingt ans que j'écris cet article. Les premières versions en sont à peine reconnaissables en raison des discussions qu'il a occasionnées en de nombreux lieux. Depuis quelques années, deux personnes m'ont plus particulièrement aidé dans cet effort. Erik Wright a constamment soutenu, sur des dizaines de pages, qu'il ne peut exister un seul modèle scientifique; Peter Evans a insisté pour que je persiste malgré toute l'opposition rencontrée. Et l'opposition était sérieuse, des réactions hostiles lors de conférences aux fins de non-recevoir des revues scientifiques. L'étude de cas élargie a fait l'objet de débats publics dans de nombreux séminaires animés dans le Middle West : à l'université du Wisconsin, Madison, à l'université de Northwestern et à l'université de Chicago, à l'université de Minneapolis, Minnesota. J'ai enseigné l'observation participante dès mon arrivée à Berkeley en 1976 et mes idées ont pris forme aussi bien dans mes cours que dans mon travail avec des étudiants de doctorat. Deux recueils de recherches ethnographiques en sont issus. Le premier a été publié sous le titre d'*Ethnography Unbound* (Berkeley, University of California, 1991). Teresa Gowan, Leslie Salzinger, Maren Klawiter et Amy Schalet se sont assurées avec une grande détermination que j'allais au bout de mes convictions; Raka Ray, Jennifer Pierce, Charles Ragin, Michael Goldman, Bob Connell, Nora Schaeffer et Linda Blum m'ont également soutenu, avec plus de douceur mais non moins de constance,

au fil des années. Le second recueil est paru plus récemment sous le titre de *Global Ethnography* (Berkeley, University of California, 2000). Je dois beaucoup à Jaap Van Velsen, mon premier professeur de sociologie qui, en tant qu'anthropologue, incarnait la méthode de l'analyse situationnelle et de l'étude de cas élargie, même si je pense qu'il repousserait avec horreur la formalisation que j'en ai tirée. J'aimerais, enfin, remercier Craig Calhoun pour avoir mené cette publication à son terme, me permettant, enfin, de ne plus y penser.

2. Polanyi M., *Personal Knowledge : Toward a Post-Critical Philosophy*, Chicago, University of Chicago Press, 1958.
3. Kuhn T., *La structure des révolutions scientifiques* [1962], Flammarion, 1970; Popper K., *Conjectures et réfutations* [1963], Paris, Payot, 1985; Lakatos I., *The Methodology of Scientific Research Programs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
4. Gluckman M., *Analysis of a Social Situation in Modern Zululand*, Manchester, Manchester University Press for the Rhodes-Livingstone Institute, 1958; « Ethnographic Data in British Social Anthropology », *The Sociological Review*, 1961, 9, p. 5-17; « Anthropological Problems Arising From the African Industrial Revolution », in A. Southall (ed.), *Social Change in Modern Africa*, Oxford, Oxford University Press for International African Institute, 1961, p. 67-82; et Gluckman M. (ed.), *Closed Systems and Open Minds : The Limits of Naivety in Social Anthropology*, Chicago, Aldine, 1964. Voir aussi Mitchell J. C., « The Kalela Dance », Manchester, Manchester University Press for RLI, 1956; « Case and Situation Analysis », *Sociological Review*, 1983, 31, p. 187-211; Van Velsen J., « Labour Migration as a Positive Factor in the Continuity of Tonga Tribal Society », *Economic Development and Cultural Change*, 1960, 8, p. 265-278; *The Politics of Kinship*, Manchester, Manchester UP for RLI, 1964; « The Extended Case Method and Situational Analysis », in A. L. Epstein (ed.), *The Craft of Social Anthropology*, Londres, Tavistock, 1967; Garbett K., « The Analysis of Social Situation », *Man*, 1970, 5, 2, p. 214-227.
5. Liebow E., *Tally's Corner : A Study of Negro Streetcorner Men*, Boston, Little Brown, 1967; Bourgois P., *En quête de respect. Le crack à New York* [1995], Paris, Seuil, 2001.
6. Whyte W. F., *Street Corner Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1943; Susser I., *Norman Street : Poverty and Politics in an Urban Neighborhood*, New York, Oxford, 1982; Haney L., « Homeboys, Babies, Men in Suits : The State and the Reproduction of Male Domination », *American Sociological Review*, 1996, 61, 5, p. 759-778.
7. Lamphere et alii, *Sunbelt Working Mothers : Reconciling Family and Factory*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1993.
8. Thomas R., *Citizenship, Gender, and Work*, Berkeley, University of California Press, 1985.
9. Smith V., *Managing in the Corporate Interest*, Berkeley, University of California Press, 1990.
10. Blum L., *Between Feminism and Labor : The Significance of the Comparable Worth Movement*, Berkeley, Berkeley University Press, 1991.
11. Fantasia R., *Cultures of Solidarity*, Berkeley, Berkeley University Press, 1988; Johnston P., *Success While Others Fail : Social Movement Unionism in the Public Workplace*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1994; Ray R., *Fields of Protest : A Comparison of Women's Movements in Two Indian Cities*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1998.
12. Willis P., *Learning to Labour*, Westmead, Saxon House, 1977; McLeod J., *Ain't No Making It : Leveled Aspirations in a Low-Income Neighborhood*, Boulder, CO, Westview Press, 1987; Powers B., *Making Marginality : How High Schools Reproduce Inequality in the Inner City*, New Haven, Yale University Press (à paraître).
13. Stacey J., *Brave New Families*, New York, Basic Books, 1990; De Vault M., « Talking and Listening from Women's Standpoints : Feminist Strategies for Interviewing and Analysis », *Social Problems*, 1991, 37, 1, p. 96-116; Hondagneu-Sotelo P., *Gendered Transitions : Mexican Experiences of Immigration*, Berkeley, Berkeley University of California Press, 1994.
14. Smith D., *The Everyday World as Problematic : A Feminist Sociology*, Boston, Northeastern University Press, 1987.
15. L'un des points critiques de la « sociologie féministe » de D. Smith est que la sociologie abstraite, universelle et décontextualisée est une idéologie de la domination masculine. Elle prend comme point de départ l'expérience, vécue et concrète, des femmes. Les microstructures de la vie quotidienne, administrées par les femmes, sont les fondements invisibles des macrostructures contrôlées

par les hommes. Sa méthode ressemble à celle de l'étude de cas élargie, mais alors que Smith la justifie à partir du « point de vue des femmes » [une des *standpoint sociologies* mises en avant par le postmodernisme – NdT], je la fonde comme une conception alternative de la science. Sur ce point, je suis plus proche de Sandra Harding (in Harding S., « The Instability of Analytical Categories of Feminist Theory », *Signs*, 1986, 11, 4, p. 645-664, et « Feminism, Science, and the Anti-Enlightenment Critiques », in L. Nicholson (ed.), *Feminism/Postmodernism*, New York et Londres, Routledge, 1990, p. 83-106), qui travaille sur la relation entre une science androcentrique et le rejet postmoderne de la science. Plutôt que de capituler et d'abandonner la science aux hommes, elle revendique une nouvelle science.

16. Stoler A., *Race and the Education of Desire*, Durham, Duke University Press, 1995; Mitchell T., *Colonizing Egypt*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

17. Clifford J., Marcus G., *Writing Culture*, Berkeley, Berkeley University of California Press, 1986; Asad T. (ed.), *Anthropology and the Colonial Encounter*, Londres, Ithaca Press, 1973.

18. Burawoy M., *The Colour of Class: From African Advancement to Zambianization*, Manchester, Manchester University Press for Institute for Social Research, University of Zambia, 1972; « Another Look at the Mineworker », *African Social Research*, 1972, 14, p. 239-287; *Constraint and Manipulation in Industrial Conflict: A Comparison of Strikes among Zambian Workers in a Clothing Factory and the Mining Industry*, Institute for African Studies, Zambia, 1974.

19. Epstein A. L., *Politics in an Urban African Community*, Manchester, Manchester University Press, 1958.

20. Gouldner A., *The Coming Crisis of Sociology*, New York, Basic Books, 1970.

21. Rorty R., *L'Homme spéculaire* [1979], Paris, Seuil, 1990.

22. Katz J., « A Theory of Qualitative Methodology: The Social System of Analytic Fieldwork », in Emerson R. M. (ed.), *Contemporary Field Research*, Prospect Heights, Ill., Waveland, 1983, p. 127-148.

23. Les 4 R – (*injunction against*) *reactivity, reliability, replicability, representativeness* – ont été traduits respectivement par les termes de neutralité (à l'opposé de la réactivité), fiabilité, reproductibilité et représentativité (NdT).

24. Burawoy M., *The Colour of Class*, op. cit., 1972.

25. Dans M. Burawoy, *Manufacturing Consent*, Chicago, University of Chicago, 1979, portant sur une usine du Southside de Chicago, j'ai mené mon enquête dans une usine étudiée par un autre sociologue, Don Roy, trente ans plus tôt. J'aurais pu montrer pourquoi sa théorie du « rendement limité » (*output restriction*) est fautive, mais j'ai préféré l'utiliser comme un point de repère à partir duquel élargir ma propre recherche sur un plan historique.

26. Les 4 S – *stimulus, standardization, stabilization, sampling* – ont été traduits respectivement par *stimulus, standardisation, stabilisation et échantillonnage* (NdT).

27. Hyman H. et alii, *Interviewing in Social Research*, Chicago, Chicago University Press, 1954; Converse J., Schuman H., *Conversations at Random*, Ann Arbor, Michigan, Wiley, 1974; Schuman H., Presser S., *Questions and Answers in Attitude Surveys*, New York, Academic Press, 1981.

28. La difficulté de contrôler les effets de contexte est sensible dans les enquêtes par questionnaire, réceptives au questionnement ethnographique. Afin de réduire les effets d'entretien, le protocole fait correspondre la « race » de l'intervieweur et celle de l'interviewé; mais ce choix peut accentuer les effets de l'interviewé et les effets de champ. L. Sanders (in « What is Whiteness? », *American Politics Workshop*, University of Chicago, 1995) montre que le champ des relations raciales envahit l'entretien à un point tel que certains interviewés noirs pensent que leurs intervieweurs noirs au téléphone sont blancs. Ces interviewés noirs adoptaient alors des attitudes plus conciliantes. Dans Bischooping K., Schuman H., « Pens and Polls in Nicaragua: An Analysis of the 1990 Preelection Surveys », *American Journal of Political Science*, 1992, 36, 2, p. 331-350, les auteurs montrent que les résultats divergents sur les intentions de vote avant l'élection de 1991 au Nicaragua étaient dus à la perception par les interviewés de la tendance partisane de l'institut de sondage. Ils concluent que c'était là un artefact de la polarisation de la situation politique au Nicaragua, mais ils ne montrent pas vraiment comment ce champ politique affectait les réponses.

29. Nous recommandons de remplacer l'individualisme méthodologique par un situationnisme méthodologique, au sens de Cicourel A., *Method and Measurement in Sociology*, New York, Free Press, 1964, et de Knorr-Cetina K., « Introduction: The Micro-Sociological Challenge of Macro-

Sociology: Towards a Reconstruction of Social Theory and Methodology », in A. Cicourel, K. Knorr-Cetina (eds), *Advances in Social Theory and Methodology*, Boston et Londres, Routledge and Kegan Paul, 1981. Les enquêtes par questionnaire tentent de faire de la situation sociale une « variable », regardant par exemple, comment la définition de la race d'une personne est affectée par le contexte. Mais cette perspective diffère radicalement du situationnisme méthodologique pour lequel la situation, et non l'individu, est l'unité d'analyse. Dans « Interviews, Surveys, and the Problem of Ecological Validity », *The American Sociologist*, 1982, 17, 1, p. 11-20, A. Cicourel pose la question de la « référentialité »: que pouvons-nous savoir au sujet d'une situation donnée à partir d'une conversation qui a lieu dans une autre situation?

30. Stinchcombe A., « Erving Goffman as a Scientist », conférence non publiée, Northwestern University, 1980.

31. Suchman L., Jordan B., « Interactional Troubles in Face to Face Survey Interviews », *Journal of the American Statistical Association*, 1990, 85, 409, p. 232-241; Schaeffer N. C., « Conversation with a Purpose – Or Conversation? Interaction in the Standardized Interview », in P. Bierner et alii (eds), *Measurement Errors in Surveys*, New York, John Wiley, 1991; Tanur J. (ed.), *Questions About Questions*, New York, Russell Sage Foundation, 1992.

32. Clark H. H., Schober M. F., « Asking Questions and Influencing Answers », in J. Tanur, op. cit., 1992, p. 15-48.

33. Sniderman P., Piazza T., *The Scar of Race*, Cambridge, Harvard University Press, 1993, essaie de mettre en place un dialogue au sein même de leurs enquêtes par questionnaire, en présentant aux interviewés une liste préétablie d'arguments contradictoires. Par exemple, on leur demande s'ils approuvent l'aide du gouvernement aux Afro-Américains. Si les interviewés approuvent l'augmentation de ces dépenses, on leur demande alors s'ils réagiraient de la même manière si les Noirs recevaient un traitement spécifique. Si les interviewés n'approuvent pas l'augmentation des dépenses, on leur demande s'ils réagiraient de la même manière si cela impliquait que les Noirs deviennent plus pauvres que les Blancs. Leurs données montrent que 44% des Blancs ont changé de position après « discussion ». Dans le cas de la discrimination positive, seulement 20% ont changé de position confrontés à des arguments contradictoires. La raison de telles variations n'est pas claire. Sniderman et Piazza identifient-ils des attitudes indexées sur le contexte? Les attitudes des Blancs sur la race sont-elles malléables et superficielles? Est-ce un simple artefact de la situation d'entretien dans laquelle l'interviewé s'aligne sur la réponse attendue? Quelle qu'en soit l'explication, ces changements de réponse soulignent l'importance d'étudier l'entretien lui-même comme une situation sociale.

34. Mishler E., *Research Interviewing: Context and Narrative*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

35. Rorty R., op. cit., 1979.

36. Geertz C., *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973; *Local Knowledge*, New York, Basic Books, 1983.

37. Bauman Z., *Legislators and Interpreters*, Cambridge, Polity Press, 1987.

38. Haraway D., *Simians, Cyborgs, and Women*, New York, Routledge, 1991, chap. 9.

39. Winch P., *The Idea of a Social Science and Its Relation to Philosophy*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1958.

40. Gouldner A., op. cit., 1970.

41. Bourdieu P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1973; *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1981.

42. Bourdieu P., Wacquant L., *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992.

43. Certains philosophes des sciences de la nature, comme Michael Polanyi (op. cit., 1958), refusent de séparer sujet et objet. Sa théorie de la « connaissance personnelle » donne un rôle central au scientifique qui prend contact avec la « nature » et l'habite. Evelyn Fox Keller (dans *A Feeling for the Organism*, New York, W. H. Freeman, 1983, et *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Yale University Press, 1985) affirme que les chercheurs des sciences de la nature, comme ceux des sciences sociales, font également partie du monde qu'ils étudient et qu'ils établissent une relation humaine avec leurs objets d'étude. Dans sa perspective féministe, ce ne sont pas les objets de la science, mais la manière sexuée que nous avons de les approcher qui est déterminante. Pour finir, adoptant un point de vue réaliste, Roy Bhaskar (dans *The Possibility of Naturalism*, Atlantic Highlands, NJ, Humanities

Press, 1979) insiste sur le fait que l'intervention et l'expérimentation sont des moments clefs aussi bien pour les sciences de la nature que pour les sciences sociales. La distinction entre science réflexive et science positive n'est donc pas fondée de manière ontologique; elle ne dépend pas de la nature du monde étudié, mais de la relation méthodologique du chercheur à son objet.

44. Garfinkel H., *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967.

45. En d'autres termes, je suis la distinction entre la mise en récit des processus sociaux et l'explication causale des forces sociales d'A. Abbott (« What Do Cases Do? », in C. Ragin, H. Becker (eds), *What is a Case?*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, et « Of Time and Space : The Continuing Relevance of the Chicago School », Sorokin Lecture, 1992 [repris dans *Department and Discipline : Chicago Sociology at One Hundred*, Chicago, University of Chicago Press, 1999]) et de M. Somers et G. Gibson (« Reclaiming the Epistemological "Other" : Narrative and the Social Construction of Identity », in C. Calhoun (ed.), *Social Theory and the Politics of Identity*, Oxford, Blackwell, 1994, p. 37-99). Mais, alors qu'ils veulent remplacer l'explication par la narration, j'insiste sur le fait que les forces sociales sont un outil méthodologique et une réalité d'expérience dont on ne peut se passer : elles encadrent et elles circonscrivent les processus sociaux.

46. Le concept de *structuration* est au cœur de l'œuvre d'Anthony Giddens, *La constitution de la société* [1984], Paris, PUF, 1987. Il vise à transcender le *dualisme* entre sujet et objet, entre action et structure, entre micro et macro, et à le remplacer par la notion de *dualité* : les pratiques reproduisent les conditions qui rendent possible leur existence. A. Giddens montre comment la structure facilite plutôt qu'elle ne détermine l'action, tout comme le langage rend la parole possible. À la fin, les notions intuitives de structure sont abandonnées au profit d'une vision volontariste qui met l'accent sur le contrôle que nous exerçons sur nos mondes. Je fais référence à une définition plus conventionnelle de la notion de structuration : la « structure » ou les « forces sociales » ont un réel pouvoir de contrainte, bien qu'elles soient elles-mêmes sans cesse reconfigurées. Ce qu'A. Giddens définit comme « structuration » est plus proche de ce que j'appelle *processus*; et j'attache plus d'importance que lui aux structures de micro-pouvoir qui échappent au contrôle des individus.

47. Fondée sur une approche historique de la croissance de la connaissance, une part importante de la philosophie des sciences affirme que la science progresse soit par la résorption d'anomalies décelées au sein des paradigmes (Kuhn) ou des programmes de recherche (Lakatos), soit à travers la compétition entre paradigmes ou programmes de recherche.

48. Rebecca Emigh, « The Power of Negative Thinking : The Use of Negative Case Methodology in the Development of Sociological Theory », *Theory and Society*, 1997, 26, p. 649-684, établit une distinction essentielle entre l'analyse du « cas déviant », grâce à laquelle le potentiel de généralisation d'une théorie peut être accru, et l'analyse du « cas négatif » qui augmente le « contenu empirique » d'une théorie, ce que j'appelle la *reconstruction de la théorie*.

49. Popper K., *op. cit.*, 1963, chap. 10.

50. Lakatos I., *op. cit.*, 1978.

51. Une fois de plus, A. Giddens (1992) a beaucoup apporté sur ces échanges entre théorie savante et théorie du sens commun. Selon lui, la sociologie donne l'impression de ne pas avancer dans la mesure où ses découvertes passent au fur et à mesure dans les réserves de sens commun. Toujours d'après lui, la réflexivité de la théorie sociale est un des traits caractéristiques de la modernité.

52. Ma position est ici proche de celle de John Van Maanen, dans *Tales of the Field : On Writing Ethnography*, Chicago, University of Chicago Press, 1988. Il distingue entre trois types d'« histoires de terrain » : des histoires réalistes, qui privilégient le participant, des histoires de confession qui privilégient l'observateur et des histoires impressionnistes qui mettent l'accent sur l'interaction entre les deux. Ce dernier type de récit ethnographique, qui a la faveur de l'auteur, a des ressemblances avec l'approche privilégiant l'intervention que je défends ici.

53. Je suis donc plus proche de P. Bourdieu et de M. Foucault que d'A. Giddens ou de W. H. Sewell qui expliquent peu comment le pouvoir participe de la constitution de nos conditions d'existence.

54. Giddens A., *op. cit.*, 1984.

55. Sewell W. H., « A Theory of Structure : Duality, Agency, and Transformation », *American Journal of Sociology*, 1992, 98, 1, p. 1-29.

56. La littérature sur ce sujet est abondante, de l'analyse des processus d'organisation par Rosabeth Kanter, *Men and Women of the Corporation*, New York, Basic Books, 1977, à l'analyse des forces qui

contraignent les différences de genre par Ruth Milkman, *Gender at Work*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1987, en passant par l'analyse de classe de l'adhésion à la discrimination positive et de son rejet (les deux tendances de l'*African Advancement*) par Linda Blum, *Between Feminism and Labor : The Significance of the Comparable Worth Movement*, Berkeley, University of California Press, 1991.

57. Escobar A., *Encountering Development*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

58. Gouldner A., *Patterns of Industrial Bureaucracy*, New York, Free Press, 1954. Parti des tensions à l'œuvre dans l'analyse de la bureaucratie par M. Weber et refusant son caractère monolithique, A. Gouldner construit trois types de bureaucratie : la bureaucratie simulacre, les bureaucraties représentative et répressive. A. Gouldner met ainsi entre parenthèses le contexte de son enquête sur la mine de gypse et néglige la spécificité historique de ces idéaux-types. Une étude de cas élargie aurait tenté de situer l'entreprise dans son contexte politique, économique et géographique : voir Burawoy M., « The Written and the Repressed in Alvin Gouldner's Industrial Sociology », *Theory and Society*, 1982, 11, p. 831-851.

59. Bates R., *Unions, Parties, and Political Development*, New Haven, Yale University Press, 1971.

60. Burawoy M., « Another Look at the Mine Worker », *art. cit.*, 1972.

61. Fanon F., *Peaux noires, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952; *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961.

62. L'étude de James Clifford (*The Predicament of Culture*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1988, chap. 2) sur l'anthropologue français Marcel Griaule met en lumière les stratégies de pouvoir et les techniques de surveillance panoptique utilisées par l'étranger pour s'informer sur des colonisés récalcitrants. L'ethnographie se fonde sur une lutte de pouvoir directe entre l'enquêteur et l'enquêté. J. Clifford met en regard cette posture avec l'initiation ultérieure de Griaule à la vie des Dogon par l'un de ses chefs. Il devient alors l'interprète de la culture « authentique » des Dogon, un ambassadeur qui défendra leurs intérêts dans le monde colonial. De menteur et de résistant déterminé, l'informateur se fait collègue et professeur. Mais on n'observe jamais une construction symétrique et conjointe d'un portrait ethnographique. Le pouvoir traverse ces deux dramaturgies.

63. Habermas J., *Théorie de l'agir communicationnel. Système et monde vécu*, Paris, Fayard, 1987.

64. Frazer N., *Unruly Practices*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989.

65. La rencontre coloniale fournit des exemples saisissants de ce lien serré entre connaissance et pouvoir. Voir Mitchell T., *op. cit.*, 1988, et Stoler A., *op. cit.*, 1995.

66. Magubane B., « Review of *The Colour of Class on the Copper Mines* », *American Journal of Sociology*, 1974, 80, 2, p. 596-598.

67. Lazarus N., « Disavowing Decolonization : Fanon, Nationalism, and the Problematic of Representation in Current Theories of Colonial Discourse », *Research in African Literatures*, 1993, 24, 4, p. 69-98.

68. Voir par exemple, l'intervention sociologique d'Alain Touraine qui prône le travail collectif des analystes et des participants aux mouvements sociaux : Touraine A., Dubet F., Wiewiorka M., Strzelecki J., *Solidarité*, Fayard, 1982; Touraine A., *Le retour de l'acteur*, Fayard, 1984.

69. Pour une présentation et une évaluation nuancées de différentes approches des « méthodes qualitatives » proches des approches postmodernes sans être dogmatiques, on peut se référer à Denzin N., Lincoln Y. (eds), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage, 1994.

70. Glaser B., Strauss A., *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine, 1967; Strauss A., *Qualitative Analysis for Social Scientists*, New York, Cambridge University Press, 1987; Becker H., Geer B., Hughes E., Strauss A., *Boys in White*, Chicago, University of Chicago Press, 1961; Gans H. J., « The Participant-Observation as a Human Being : Observations on the Personal Aspects of Field Work », in H. S. Becker et alii (eds), *Institutions and the Person : Papers Presented to Everett C. Hughes*, Chicago, Aldine, 1968.

71. J'ai élaboré ailleurs la distinction entre *grounded theory* et étude de cas élargie (Burawoy et alii, 1991, chap. 13). Un exemple contemporain de théorie enracinée dans les données est *Islands in the Street*, de Martin Sanchez Jankowski (Berkeley, University of California Press, 1991) — une enquête sur 31 gangs menée pendant dix ans dans trois métropoles. Ce livre est un engagement remarquable en faveur du positivisme. D'abord, l'auteur se définit lui-même comme un ethnographe et un

outsider. Il tente de minimiser sa propre implication, même s'il ne peut y parvenir pleinement s'il veut survivre. Ensuite, afin de développer des affirmations valides dans les trois métropoles sur l'organisation des gangs, leurs activités économiques, les formes de violence, aussi bien que sur les rapports à la communauté, au système de justice criminelle, aux politiciens locaux et aux *mass media*, il standardise ses preuves et ses catégories et élabore des descriptions « plates » plutôt que denses, des jeux de corrélations plutôt que des processus. Par ailleurs, en rendant ses cas comparables, il met entre parenthèses le contexte historique et géographique et tend à occulter la place des contextes urbains spécifiques et leurs changements au cours des dix années d'enquête. Il homogénéise temps et espace. Enfin, en construisant sa théorie à partir du « terrain », il code et classe les preuves de manière systématique. Qu'il rejette – ou parfois endosse – d'autres théories, il n'engage que rarement un dialogue prolongé avec elles.

72. Chodorow N., *The Power of Feelings : Personal Meaning in Psychoanalysis*, New Haven, Yale University Press, 1999.

73. Les féministes ont exploré cette approche clinique ou dialogique de l'entretien. Voir par exemple, Oakley A., « Interviewing Women : A Contradiction in Terms », in H. Roberts (ed.), *Doing Feminist Research*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1981, et De Vault M., *Feeding the Family : The Social Organization of Caring as Gendered Work*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

74. Burawoy M., « Two Models in Search of Science : Skocpol versus Trotsky », *Theory and Society*, 1989, 18, p. 759-805.

75. M. Burawoy nous précise qu'il s'agit d'une objectivité enracinée (*embedded*) dans des théories préalables plutôt que d'une objectivité enracinée (*grounded*) dans des données empiriques (*NdT*).

76. Même les meilleurs textes méthodologiques confondent ces différents niveaux. La comparaison faite par Charles Ragin, dans *The Comparative Method*, Berkeley, University of California Press, 1987, entre l'analyse de variables et l'étude de cas, même si elle recouvre certaines des distinctions entre l'enquête par questionnaire et l'étude de cas élargie, suppose qu'il n'y a qu'un seul modèle scientifique que nous partageons tous et qui ne requiert donc aucune explication.

77. Sieber S., « The Integration of Fieldwork and Survey Methods », *American Journal of Sociology*, 1973, 78, 6, p. 1355-1359.

78. Bulmer M., *The Chicago School of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1984; Deegan M.-J., *Jane Addams and the Men of the Chicago School 1892-1918*, Nouveau-Brunswick, Transaction Books, 1988; Gordon L., « Social Insurance and Public Assistance : The Influence of Gender in Welfare Thought in the United States, 1890-1935 », *The American Historical Review*, 1992, 97, 1, p. 19-54.

79. E. W. Burgess écrivait, dans « Statistics and Case Studies », *Sociology and Social Research*, 1927, 12, 2, p. 103-120 : « La méthode de l'étude de cas a été d'abord introduite en sciences sociales comme une auxiliaire des statistiques » (p. 114). Il faisait référence aux premiers sociologues comme Le Play qui utilisait les études monographiques comme base préparatoire à des études statistiques plus importantes. Mais, selon Burgess, l'étude de cas n'est pas non scientifique par nature, « dans la mesure où elle implique classification, perception des relations et description des séquences » (p. 117). Bien sûr, il les voit comme deux techniques qui permettent de parvenir à la vérité, et non pas comme deux méthodes qui correspondent à deux visions de la science sociale.

80. Habermas J., *op. cit.*, 1987.

Postface

L'enquête de terrain en sciences sociales

par Daniel Céfai